

**Zeitschrift:** Revue de linguistique romane  
**Herausgeber:** Société de Linguistique Romane  
**Band:** 82 (2018)  
**Heft:** 327-328

**Artikel:** Autour du Poilu tel qu'il se parle (Esnault 1919) : lettres d'Alexandre Arnoux, de Charles Bruneau et de Marcel Cohen à Gaston Esnault  
**Autor:** Rézeau, Pierre  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-842244>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Autour du *Poilu tel qu'il se parle* (Esnault 1919). Lettres d'Alexandre Arnoux, de Charles Bruneau et de Marcel Cohen à Gaston Esnault

Les Archives départementales du Finistère conservent à Quimper le Fonds Esnault (111 J), qui est d'une grande richesse, et la consultation des manuscrits du fonds apporte un éclairage précieux sur la façon dont le maître argotologue a préparé son édition du *Poilu tel qu'il se parle* (1919). Parmi les correspondants auxquels il s'est adressé pour peaufiner son travail, Henri Barbusse est le premier en date et Esnault aura avec l'auteur du *Feu* un échange épistolaire d'octobre 1916 au printemps 1918<sup>1</sup>. Plus tardives, d'autres correspondances sont non moins précieuses à cet égard : avec Alexandre Arnoux (en 1918 et 1919), dont Esnault a dépouillé *Cabaret*<sup>2</sup>; Charles Bruneau (en 1920), vers lequel l'a orienté Marcel Cohen ; et enfin ce dernier (en 1920), qui « versa si généreusement à l'auteur au moins un bataillon de précieuses notes de guerre »<sup>3</sup>.

Mais avant de laisser la place à ces correspondances, il n'est pas inutile de rappeler ici le contexte dans lequel Gaston Esnault (1874-1971) a élaboré son dictionnaire. On sait son intérêt précoce pour l'argot et la préface (à vrai dire assez conventionnelle) qu'il écrivit en 1901 à la demande son oncle maternel

---

<sup>1</sup> La première lettre adressée à H. Barbusse, le 28 septembre, suit de peu la découverte enthousiaste qu'a faite Esnault, le 23 août 1916, du *Feu* qui paraît en feuilleton dans *L'Œuvre* : « c'est à peu près tout entier en argot poilu », écrit-il ce même jour à son épouse, avec jubilation. Sur cette correspondance, voir Denis Pernot, « Le lexique du *Feu* : Six lettres d'Henri Barbusse à Gaston Esnault », *Revue d'histoire littéraire de la France* 115 (2015/4), 915-924.

<sup>2</sup> *Le Cabaret* parut dans le *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> avril 1918, 454-482. Un an plus tard, en avril 1919, il est sorti en librairie, sous ce même titre, augmenté d'autres nouvelles et récits, dont un certain nombre avaient déjà paru dans diverses revues (ainsi *Point de vue* [dans *Fantasio*, 15 janvier 1918, 315], *Le Chinois* [dans le *Mercure de France*, 16 février 1919, 658-688], *L'Obus et le cimetière* [dans *Le Matin*, 3 avril 1918], *L'Enfant qui n'a pas connu la Paix* [dans la *Grande Revue*, novembre 1917 et *L'École et la vie*, 22 décembre 1917, 234-235], *Le Gendarme* [dans *Le Rire*, 5 octobre 1918, n.p.]. On a cité ici *Le Cabaret* et *Le Chinois* d'après leur première édition dans le *Mercure de France*, respectivement 1918 et 1919 ; les autres écrits sont cités d'après l'édition de 1919, parue chez A. Fayard.

<sup>3</sup> EsnaultMét, [3].

Robert-Charles Yve-Plessis<sup>4</sup>. Il devait poursuivre dans cette voie en publiant *Les lois de l'argot*<sup>5</sup>, dans la *Revue de philologie française et de littérature*, dirigée par Léon Clédat. Mobilisé en août 1914, à 40 ans, alors qu'il enseigne au lycée de Nantes, il ne sera rendu à la vie civile qu'en février 1919; durant tout ce temps, autant qu'il lui sera possible, il écoute, lit, rédige d'innombrables fiches et c'est à la même revue qu'il destine un article sur l'argot des tranchées, dont il achève la rédaction au début de 1916: « mon article sur l'argot des tranchées. [...] Je crois que l'article est maintenant au point et que je n'ai qu'à faire la copie à envoyer à Clédat. Cela m'occupe et me distrait, et ça fait moins de mal que la morphine » (lettre du 9 mars 1916).

C'est alors que paraît *L'Argot des tranchées* de L. Sainéan, qu'il réclame aussitôt à son épouse: « tu m'enverras illico presto le Sainéan, qui m'est indispensable pour rédiger convenablement mon article à Clédat » (15 mars 1916). Il a déjà montré sa détestation de Sainéan dans *Les lois de l'argot*, et il peine là encore à contenir son indignation à la lecture de l'ouvrage:

« J'ai eu hier [...] le bouquin de Sainéan. [...] J'ai lu tout son bouquin hier soir. C'est très léger, pas d'histoire linguistique, parce qu'il n'a presque pas de théories personnelles; il y a quelque culot à vendre cela sous le nom de L. Sainéan "docteur ès lettres, ancien professeur de l'université", deux titres qu'il n'avait pas encore arborés. Je le soupçonne de n'être pas "docteur", mais "docteur de l'Université de..." comme beaucoup d'étrangers. Nulle part il n'a jamais parlé de ses *thèses*. Quel bluffeur! Le bouquin est fait aux  $\frac{3}{4}$  de reproduction d'articles de journaux in extenso » (25 mars 1916).

Deux jours plus tard, il en rajoute, en termes peu choisis:

« À propos, le dernier de Sainéan est au-dessous de tout. C'est dans le *Mercure de France*, où le ton a de la verdeur, que je pourrais dire ce que je pense de ce hanne-ton olybriac, doublé de commerçant rasta. [...] crapule, cochon, crapaud, n'est-ce pas plutôt pour prendre position de 1<sup>re</sup> édition et publier sitôt l'armistice une 2<sup>de</sup> éd. revue et convenablement augmentée. – J'ai enfin compris ce matin la haine féroce que je lui garde: c'est pas lui, le pauvre mignon, à qui j'en ai, c'est à l'Académie qui, je l'apprends par ce nouveau bouquin, a couronné encore son 2<sup>d</sup> ouvrage les *Sources de l'argot*, 2 vol., comme elle avait déjà fait le premier, *l'Argot ancien*. [...] Quant à

<sup>4</sup> *Bibliographie raisonnée de l'argot et de la langue verte en France du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, préface de Gaston Esnault, Paris: H. Daragon; P. Sacquet, 1901.

<sup>5</sup> *Revue de philologie française et de littérature* 27 (1913), 161-201 [I et II] et 28 (1914), 100-119 [III et IV], 210-242 [IV, suite]. Un détail intrigue, cette revue n'a pas publié autre chose sous ce titre, alors que Esnault écrit à son épouse, le 13 mai 1916: « Je ne me rappelle pas si je t'ai dit à l'oreille l'explication, qui à mes yeux est certaine, de *poilu*. Tu la trouveras dans mon article V des *Lois générales de l'argot*, § 2. Le mot ne parle ni du poil au menton, ni de celui du crâne, ni de celui de la lèvre, ni de celui de l'aisselle, ni de celui du mollet, ni de celui des reins, mais... parfaitement. Avec textes grecs à l'appui ». S'agirait-il d'une suite demeurée inédite ?

*l'Argot des tranchées*, ce n'est qu'une opération de commerce, et de petit commerce» (27 mars 1916).

Peu après, il envoie son article à L. Clédat: «J'ai expédié ce matin mon article d'argot à Clédat, 65 feuillets assez grand format» (19 avril 1916). Quatre mois plus tard, devant une réponse qui renvoie la publication aux calendes grecques, l'idée lui vient d'en faire un dictionnaire: «[...] ce matin un mot de Clédat qui me dit que mon article d'argot ne paraîtra qu'en 1918 (!). J'ai quelque idée que la guerre sera finie assez longtemps auparavant pour qu'indépendamment de cet article je puisse offrir à quelque éditeur de faire paraître un dictionnaire poilu qui aurait *encore* actualité. (Mais ne parle de ceci à personne).» (3 septembre 1916).

Esnault continue de travailler d'arrache-pied, pour autant que son service lui en donne le loisir. À certaines époques, il envoie des fiches presque quotidiennement à son épouse, l'invite même à procéder à de petites enquêtes autour d'elle et lui réclame des envois de livres et de journaux:

«Tu pourrais certainement me rendre un service philologique: note les mots de langage militaire plus ou moins argotiques qu'on entend adoptés dans la conversation des honnêtes gens, dans les salons. Les Monchelet, Daniélou, Madeleine, Darly, etc. emploient-ils: *repérer* = trouver, apercevoir – *réquisitionner* = voler – *zigouiller* = tuer – *amocher* = gâter, salir, blesser, et d'autres dont tu sens la nouveauté, l'inouïsme<sup>6</sup>, ou le caractère populacier» (17 avril 1916).

«Pour ce qui est de mes fiches, il me semble que le plus mnémotechnique moyen est de m'écrire désormais: "Mon cher fichard", "Mon fichard chéri", moyennant quoi l'idée des fiches s'imposera dès la tête de la lettre, endroit où il m'est commode évidemment de relever des reçus. / En tout cas, ne m'appelle jamais je m'en fichiste» (lettre du 25 septembre 1916).

Il ne manquera pas de remercier délicatement dans la préface du dictionnaire les «chères mains qui du front pendant longtemps recevaient chaque jour [ses] notes linguistiques» et couvre sa femme, en attendant, de baisers en anglais, latin, grec, italien, breton et français: «Kisses, suavia, & φιλήματα, Bacchio [*sic*], pokou, baisers» (fin de la 4<sup>e</sup> lettre du 22 septembre 1916).

Mais les enquêtes que mène de son côté A. Dauzat ne lui plaisent qu'à demi, inquiet que l'on puisse marcher sur ses plates-bandes, et il en conçoit une pointe de jalousie et de dépit. Il écrit le 22 mai 1917 à son épouse:

<sup>6</sup> Ce mot est l'occasion d'attirer l'attention sur les termes rares ou les créations auxquels Esnault a volontiers recours dans sa correspondance. On citera pêle-mêle, parmi bien d'autres, *chef-d'œuvral*, *soulnure*, *horizonné*, *méridionalesque*, *maboulicoscience*, *défensivité*, *bizarroïde*, *chériment* (adv.), *torsif*.

Ma chérie,

prends immédiatement ton chapeau et ton ombrelle et va acheter ou commander le numéro du 16 avril du *Mercure de France*, coût 1 fr 50.

Ladmirault vient de me le passer. Je dépouille un article de Dauzat sur l'argot militaire pendant la guerre<sup>7</sup>. Cela est valable, sérieux, sensé et nous met à cent coudes au-dessus des balivernes de qui tu sais<sup>8</sup>. Pourquoi faut-il que je sois jaloux, que moi qui serais content de travailler avec des gens sérieux, je sois réduit, jadis à cause de la misère, maintenant à cause de la guerre, à ne rien produire, à paraître inactif et mou, à végéter, à « secréter », pour employer une image physiologique, de la linguistique sans pouvoir la mettre au jour.

Cet article de Dauzat me coupe sous le pied un certain nombre de choses qui sont déjà dans mon article aux mains de Clédat, d'autres qui sont déjà à... dans mes fiches...

Dauzat a ouvert une enquête sur l'argot militaire dans le *Bulletin des armées*<sup>9</sup>. Ce même Bulletin qui n'a pas inséré la note que je lui ai envoyée sur le mot *boche* et qui était la seule raisonnable. S'il l'eût insérée, j'aurais continué. Dauzat publie un article dans le *Mercure*, l'idée m'en était venue, tu te rappelles, en novembre, chez Fleury. Mais depuis il aurait fallu avoir la plume chevillée dans la main pour trouver le temps et le cerveau de rédiger cet article. Il n'y a que l'impuissance et l'incapacité qui expliquent ça aux yeux du public; et moi je sais trop que c'est l'impossibilité physique.

Voilà vraiment de l'amertume. J'avoue que cette guerre infinissable où je ne fais rien... rien qui fasse figure de quelque chose, me fait bouillir.

Vingt baisers doux-amers,

Ton Gaston

L'article de G. Esnault paraîtra en deux livraisons, au printemps suivant, au *Mercure de France*, sous le titre « Le français de la tranchée. Étude grammaticale »<sup>10</sup>. Il constituera le noyau dur du *Poilu tel qu'il se parle*, qu'auront

<sup>7</sup> « L'argot militaire pendant la Guerre », *Mercure de France*, 16 avril 1917, 655-668.

<sup>8</sup> Sainéan, évidemment.

<sup>9</sup> *Bulletin des Armées*, 28 mars 1917, 7 « Une enquête sur l'argot militaire »; 16 mai 1917, 10 « L'argot militaire »; 27 juin 1917, 12 « Quelques mots de l'argot militaire ».

<sup>10</sup> 1<sup>er</sup> et 16 avril 1918, 421-447 et 638-660. Esnault qui avait donné comme titre « Sous les obus » à la mouture adressée à Clédat, a hésité, comme il s'en ouvre à son épouse le 31 mai 1917 (« J'ai pensé à un titre qui aurait l'avantage de faire allusion à l'ouvrage de Barbusse: "La langue du feu" (Non pas "La langue du Feu". C'est-il clair à suffisance?) Ou encore "La Langue de l'Avant", qui fait à la fois allusion à cette formule (de Dauzat) que l'argot est le "français d'avant-garde" et qui serait comprise d'emblée, d'ailleurs, en son droit sens de langue des combattants. Ou, plus simples, "La langue du combattant" ou "des Combattants" ou "La langue de la Grande Guerre" qui nous ramène à la "Langue du feu" ou "La Langue et la guerre", qui a le tort de suggérer des questions d'après-guerre comme par exemple le sort linguistique des peuples conquis. Que choisirais-tu ou qu'inventerais-tu? [...] »).

entre temps amélioré les correspondances de Esnault avec Alexandre Arnoux et Henri Barbusse et bien d'autres (dont la Préface donne les noms) et que prolongeront les échanges avec Charles Bruneau et, surtout, Marcel Cohen<sup>11</sup>.

### Alexandre Arnoux

Aujourd'hui tombé dans un relatif oubli (même si le TLF le cite plus de 3000 fois...), A. Arnoux (Digne 1884 – Paris 1973) s'est signalé par son roman inspiré de la guerre, *Cabaret* (1918). Celui-ci paraît au moment où Esnault, après avoir fait des pieds et des mains pour obtenir une sinécure, occupe enfin, à l'arrière un poste<sup>12</sup> qui lui permet de travailler à son dictionnaire; c'est ainsi qu'il met en fiches le travail de l'écrivain: EsnaultPoilu ne comportera pas moins d'une cinquantaine de références à Arnoux. Les lettres qui suivent, sauf la lettre n° 3, sont des réponses attentives d'A. Arnoux à des questions de Esnault<sup>13</sup>.

#### 1. Lettre n° 1<sup>14</sup>

[f. 1] 29 avril [19]18.

Monsieur,

Je reçois votre aimable lettre. Je m'empresse de vous fournir les renseignements que vous me demandez. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les articles parus dans le *Mercure*<sup>15</sup>. Je suis heureux de pouvoir vous fournir quelques renseignements. Mais,

<sup>11</sup> Ces derniers enrichissements sont, sans doute, en partie passés dans les *Notes complétant et rectifiant « le Poilu tel qu'il se parle »*, 1956 (inédit qui n'a pu être retrouvé; la Bibliothèque de l'ATILF à Nancy en possédait une copie qui a disparu) et surtout dans deux séries de notes sur feuilles volantes, conservées dans le Fonds Esnault 111 J 483.

<sup>12</sup> Il est alors chef du Service de météorologie, au Centre des ballons captifs de Saint-Nazaire.

<sup>13</sup> Les abréviations utilisées par la suite sont celles du FEW (sauf Esnault 1919 = ici, EsnaultPoilu), à quoi on a ajouté: BernetRézeau 2010 = Charles Bernet et Pierre Rézeau, *C'est comme les cheveux d'Éléonore. Expressions du français quotidien*, Paris, Balland, 2010; Cohen 1908 = Marcel Cohen, «Le Langage de l'École Polytechnique», *Mémoires de la Société linguistique de Paris* 15, 170-192; EsnaultMét-Poilu = Gaston Esnault, feuilles volantes ca 1925, dans Arch. départ. du Finistère, Quimper, 111 J 483 [abréviation fondée sur un traitement des données par G.E. très proche de EsnaultMét]; Rézeau, à paraître = Pierre Rézeau, *Le parler des poilus à travers leurs correspondances et leurs carnets*.

<sup>14</sup> Les lettres d'A. Arnoux sont conservées dans le Fonds Esnault sous la cote 111 J 482.

<sup>15</sup> Il s'agit des deux articles sur «Le français des tranchées», parus dans le *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> avril 1918, 421-447 et 16 avril 1918, 639-660, sous la plume de G. Esnault, et que celui-ci avait dû évoquer dans sa lettre à Arnoux.

tout d'abord je vous indique quelques traits généraux. J'ai fait partie de plus [de] cinq unités différentes de l'infanterie, 112<sup>e</sup> régiment du Midi (mêlé de Corses) et 304<sup>e</sup>, régiment composé de parisiens, de normands. Plus tard, j'ai été détaché dans un service où je faisais matériel de secteur<sup>16</sup>. J'ai vu défiler beaucoup de corps divers, une grande partie de l'armée française sans doute et [f. 1v<sup>o</sup>] souvent il me sera difficile de préciser la provenance d'une expression. Mais en général je n'ai employé que des formes très répandues. — Une autre observation: je vous indiquerai les *mots* de la langue des armées que je sépare des *métaphores individuelles*, entendues au hasard des rencontres, mais qui ne font pas partie de la langue française proprement dite.

*Nistonne* et *fougonnier*<sup>17</sup> sont en effet des fautes d'impression pour *mistonne* et *fougonnier*.

*Coups de coude* et *blanquet*<sup>18</sup>. Je ne peux préciser par quelle unité j'ai entendu employer ces mots, < surtout il me semble > je reconnais qu'ils ne sont pas d'un usage universel: je les ai entendus cependant plusieurs fois.

[f. 2] *coiffer le groin*<sup>19</sup> (métaphore individuelle)

*téléphonard*<sup>20</sup> d'un usage courant dans tous les corps.

*tunard*<sup>21</sup> employé surtout par les parisiens.

*la douceur*<sup>22</sup> le sucre (peu fréquent).

*eau à la poudre*<sup>23</sup> eau de trou d'obus; ce n'est pas à proprement parler un mot d'argot.

*rapport de sous-marin*<sup>24</sup> rapport de cuisine, la roulante, à cause de sa forme est surnommée sous-marin. Autour de la roulante où viennent les corvées naissent tous les potins du secteur.

*filocher le secteur*<sup>25</sup> filocher c'est se débrouiller, tirer profit, filocher le secteur, tirer profit de tout ce qui se présente, de toutes les occasions.

*ja-ja*<sup>26</sup> c'est en effet le côté allemand. On nomme les boches *yaya*, parce qu'ils prononcent fréquemment ces [f. 2v<sup>o</sup>] mots. De même les allemands donnent aux français le surnom de « Oh! là là! »

<sup>16</sup> Sur cette fonction assez vague, voir EsnaultPoilu, 347-348.

<sup>17</sup> *Le Cabaret*, respectivement 462 et 469. Pour *mistonne* voir EsnaultArg repris dans TLF; on remarquera cependant que *nistonne* est passé dans EsnaultArg avec une date (« 1918 ») qui peut provenir de ce passage.

<sup>18</sup> *Le Cabaret*, 468. Ces deux mots sont passés dans EsnaultPoilu, 82 (*blanquet*) et 177 (*coup de coude*), avec référence à Arnoux.

<sup>19</sup> *Le Cabaret*, 462. Passé dans EsnaultPoilu, 287, avec référence à Arnoux.

<sup>20</sup> *Le Cabaret*, 462. Passé dans EsnaultPoilu, 513, avec référence à Arnoux.

<sup>21</sup> *Le Cabaret*, 459. Passé dans EsnaultPoilu, 533, avec référence à Arnoux.

<sup>22</sup> *Le Cabaret*, 463. Absent en ce sens de TLF et de FEW 3, 175a, *DULCIS*.

<sup>23</sup> *Le Cabaret*, 460. Non retrouvé dans les sources consultées, y compris FEW 25, 67, *AQUA*.

<sup>24</sup> *Le Cabaret*, 464. Passé dans EsnaultArg, 452, avec référence à Arnoux.

<sup>25</sup> *Le Cabaret*, 459. Passé dans EsnaultPoilu, 238, avec référence à Arnoux.

<sup>26</sup> *Le Cabaret*, 462. Passé dans EsnaultPoilu, 545, avec référence à Arnoux. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les Alsaciens réfugiés dans le Limousin et le Périgord

*bistric, bistrquette, bistricaillon*<sup>27</sup>. Le *bistric* c'est le fourbi, le barda «Je trimballe tout un bistric...» Pour *bistrquette* et *bistricaillon* je vous avoue que je n'ai jamais compris le sens de ces mots. J'avais un camarade qui, lorsqu'il était emporté par la chaleur de la discussion, employait volontiers pour conclure cette phrase: «Je ne connais que le bistric, la bistrquette et le bistricaillon» Il avait sans doute inventé ces diminutifs pour le plaisir de la sonorité. Je me suis amusé à reproduire cette phrase dans *le Cabaret*, pour son pittoresque. Elle n'a pas de valeur au point de vue de la langue de la guerre.

- [f. 3] *Zigotos à la mords-moi le jus*<sup>28</sup>. des riens du tout, ou, par extension, des épateurs.  
*Ramener sa science*<sup>29</sup>. Faire étalage de sa science, de ses connaissances, vouloir épater par des termes techniques.  
*Revenir comme un lézard*<sup>30</sup> revenir en rampant. C'est plutôt une métaphore individuelle qu'une expression courante.  
*Le mec en blouse qui ratatine*<sup>31</sup> ratatine pour radine; c'est ainsi que parlait un vieux légionnaire que j'ai connu et qui écorchait assez le français. Le mec en blouse expression de la légion étrangère (surtout de l'ancienne légion). Il signifie originellement un homme riche, par extension tout individu à la [f. 3v<sup>o</sup>] hauteur, et par extension encore toutes sortes de choses belles ou grosses ou qui font du bruit, comme *zèbre* finit par désigner tous les animaux<sup>32</sup>.

Les passages censurés ne contenaient pas, que je sache, de mots particulièrement curieux. La Censure ne veille pas sur la langue mais sur ce qui peut choquer l'armée.

Me permettez-vous une remarque. Dans votre article du 1<sup>er</sup> avril paru au *Mercur* vous désignez *oursin*<sup>33</sup> comme synonyme de cheval de frise. Je ne l'ai jamais

---

seront affublés du même surnom («Le dialecte alsacien s'entendit partout dans la rue (en Périgord et en Limousin on appelait les Alsaciens les "ya-ya")» Dr H. Ulrich, *Une vie en Alsace*, Strasbourg, Oberlin, 1992, 187; «Dans le Limousin et dans le Périgord, les anciens se souviennent encore des *Jaja* qui, lors de l'exode douloureux de 1940, laissèrent derrière eux leurs terres, leurs récoltes et l'essentiel de leurs biens» P. Nonnenmacher, *Le Diable dans les côtes*, Strasbourg, Hirlé, 2003, 232).

<sup>27</sup> *Le Cabaret*, 459. Passé dans EsnaultPoilu, 81, avec référence à Arnoux.

<sup>28</sup> *Le Cabaret*, 469. Passé dans EsnaultPoilu, 359, qui reprend cette définition d'Arnoux.

<sup>29</sup> *Le Cabaret*, 471. Passé dans EsnaultPoilu, 314, sans définition, ni date, ni exemple; DautzatArgGuerre; Ø TLF; BernetRézeau 2010 citent cet exemple comme le plus ancien qu'ils aient trouvé.

<sup>30</sup> *Le Cabaret*, 463. EsnaultPoilu, 183, avec référence à Arnoux.

<sup>31</sup> *Le Cabaret*, 459. Passé dans EsnaultPoilu, 349, qui reprend l'exemple et la définition d'Arnoux.

<sup>32</sup> Cf. AD Finistère, 111 J 484, Paul Charpentier, lettre à Esnault, 1<sup>er</sup> octobre 1918, 4<sup>e</sup> zouaves, 2<sup>e</sup> mixte, 13<sup>e</sup> tirailleurs algériens: «Un mec en blouse = un type, un bonhomme, s'emploi aussi comme interpellation "Dis donc, toi, là-bas; le mec en blouse." Cela revient à dire je crois "le type qui se distingue des autres, soit par son air cossu, soit par son air campagnard"».

<sup>33</sup> «le Cheval-de-frise hérissé de fer barbelé devient *oursin*» (423).



[f. 4] entendu employer dans ce sens. Le cheval de frise c'est la pièce formée par des pieux de fer que tout le monde connaît. [f. 4] L'oursin est une boule de fils barbelés destinée à boucher rapidement les boyaux<sup>34</sup>.

Voici, à peu près, je crois, tout ce que vous me demandez; je vous réponds de mon mieux. Je me tiens à votre disposition si vous avez besoin de quelque autre renseignement.

Croyez bien, monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

A. Arnoux  
Service spécial  
Secteur 659.

## 2. Lettre n° 2

[f. 1r°] 3, rue Debrousse (près de l'Alma)  
2 mars [1919]

Cher monsieur,

Je reçois votre lettre. Vous avez bien fait d'écrire au *Mercur*, car je suis actuellement à Paris, en attendant une démobilisation. Je vous donne volontiers quelques éclaircissements, ravi de l'intérêt que vous portez à mes petits ouvrages.

Ouvre les *bananes*<sup>35</sup>, ouvre les *oreilles*. (Je pense que les *oreilles* rappellent la forme des bananes).

*Ganard*<sup>36</sup>, ivre. J'ai entendu employer ce mot dans le sens de *noir, rétamé*, etc. surtout par les hommes de la région de Lyon.

*Être groupé*<sup>37</sup>, être pincé. On dit qu'un homme a été groupé quand il a été atteint d'une balle, fait prisonnier.

Le mot *doucheur*<sup>38</sup> est pris dans son sens ordinaire.

[f. 1v°] Pour à la mort-moelle d'oie<sup>39</sup>, je suis assez perplexe, j'ai écrit ainsi par analogie avec à la graisse d'oie... Je ne tiens pas davantage à mon opinion. [f. 1v°] Le directeur du *Mercur de France* me signale que Jehan Rictus lui a envoyé un mot à ce sujet. Cela paraîtra sans doute dans le prochain numéro du *Mercur*<sup>40</sup>.

<sup>34</sup> Définition corrigée en ce sens dans EsnaultPoilu, 377.

<sup>35</sup> *Le Chinois*, 661; *banane* "oreille" n'a pas été retrouvé dans les sources lexicographiques consultées.

<sup>36</sup> *Paysages (Les Communiqués)*, dans *Le Cabaret*, éd. 1919, 236 et 261.

<sup>37</sup> *Le Chinois*, 682; EsnaultPoilu, 292.

<sup>38</sup> *Le Chinois*, 668.

<sup>39</sup> *Le Chinois*, 667.

<sup>40</sup> *Le Chinois*, 667. À J. Rictus, qui le taquinait sur cette graphie, dans un courrier du 19 février paru dans le *Mercur de France* le 1<sup>er</sup> avril 1919, 575, A. Arnoux répondit

D'après votre lettre, je vous écris à Paris. Je serai ravi de vous voir. Vous me trouverez presque à coup sûr chez moi vers 8 h ½. Le matin je travaille aux Archives du service photographique, 9 rue de Beaujolais (Palais Royal). L'après-midi je suis pris par mon service d'une façon assez dispersée.

Croyez bien, monsieur, à mes sentiments confraternels.

A. Arnoux

### 3. Lettre n° 3

10 mai [19]19

Je regrette infiniment de ne vous avoir pas vu à Paris. *Le Cabaret* vient de paraître en volume et je vais vous le faire envoyer ces jours, quand je passerai chez l'éditeur<sup>41</sup>. Merci de la promesse de votre *Poilu tel qu'on le parle*<sup>42</sup>.

Croyez bien à mes sentiments de vive sympathie.

A. Arnoux

### 4. Lettre n° 4

Paris le 18 juin [19]19.

Cher monsieur,

J'ai bien reçu votre livre et je vous en remercie. J'ai même fait un compte rendu qui vient de paraître dans le *Crapouillot*, compte rendu un peu bref et rapide, mais hélas le temps et la place m'étaient mesurés. Je vais vous envoyer le numéro<sup>43</sup>.

Je suis très heureux de vous donner les renseignements que vous me demandez. Je suis très passionné de tout ce qui concerne la langue; c'est un plaisir pour moi de vous être de quelque utilité.

---

à la même page: «Je ne pensais pas que *à la mort-moelle-d'oie* ou *à la mords-moi le doigt* susciterait une querelle. J'avoue que j'ai hésité entre les deux orthographes: j'ai choisi la première. L'analogie avec l'expression *à la graisse d'oie* m'a entraîné. [...] M. Esnault, qui prépare un ouvrage sur la langue des Poilus, me signale que Barbusse, dans le *Feu* a écrit *à la mormoelle d'oie*, orthographe qui se rapproche de celle que j'ai adoptée. Mais il me signale aussi – sans doute pour mettre le comble à ma confusion – que j'ai écrit moi-même dans le *Cabaret* (nouvelle parue également au *Mercur*) *à la mords-moi le doigt* [...].». On voit que, dans le courant de mars, Esnault lui avait fourni des munitions... (voir d'ailleurs Esnault-Poilu, 359 et, pour d'autres prolongements, Bernet/Rézeau 2010, 489-491).

<sup>41</sup> Librairie A. Fayard, 267 p.

<sup>42</sup> On remarquera ce titre, qui a été écarté par l'éditeur, pour éviter des jeux de mots fâcheux (Lettre de Bossard à G. Esnault, en date du 3 mai 1918, AD Quimper, 111 J 64).

<sup>43</sup> *Le Crapouillot*, 16 juin 1919, 6-7, dans lequel A. Arnoux salue en G. Esnault, un «philologue par goût et par métier» et un «philosophe et poète de la sémantique».

- [f. 1v°] *Barre de nougat*<sup>44</sup>. On couvrait les abris avec des morceaux de [f. 1v°] de [sic] ciment armé, sortes de poutres plates, de couleur blanchâtre qui rappelait l'aspect et la forme des barres de nougat. De là leur nom. J'ai entendu cette expression un peu partout.
- Paquetage monté à l'africaine*<sup>45</sup>. Je [sic] il y a plusieurs façons de monter un paquetage, carré, en accordéon, à l'africaine, etc.
- Os bleu*<sup>46</sup>. J'ai entendu l'expression *le mettre jusqu'à l'os bleu*, mais [mot illisible] uniquement, je ne saurais situer cet os.
- [f. 2r°] *Borne*<sup>47</sup> est une faute [f. 2r°] d'impression. *Berme* n'est pas de l'argot, c'est le mot technique, je crois.
- Débinie*<sup>48</sup> ne désigne pas une substance chimique. C'est un synonyme [sic] de malheur, déveine. Je l'ai employé par image.
- Patriotas*<sup>49</sup> ce n'est pas de l'argot, cigare de luxe, à bague, que vous trouverez sans doute dans les bureaux de tabac. Fumer un patriotas paraît à mon héros le comble du luxe et du confort.
- [f. 2v°] *Pont Castaing*<sup>50</sup>. Ce sont les ponceaux jetés en travers des boyaux [f. 2v°] pour empêcher les vues de l'ennemi. Mot venant sans doute du nom de l'inventeur.
- Trinkesgnole*<sup>51</sup>. J'ai entendu un camarade prononcer ce mot, une seule fois, je l'avoue, dans le rêve que j'indique. Il prononce *trinkes* non pas comme d[an]s *trinques*, mais comme dans l'allemand *trinken*. C'est sans doute une fantaisie individuelle d[on]t j'ignore absolument l'origine. Cet homme ne venait pas de la légion.
- [f. 3r°] *Stosstruppen*<sup>52</sup>. Mot allemand [f. 3r°] désignant les troupes d'assaut, une élite, < et > quelque chose d'analogue aux corps francs de nos régiments. Le poilu français prononçait naturellement *stosstroupe* ne mettant pas d'accent tonique sur *ou* et ne faisant pas sonner le double *s*. J'ai respecté la prononciation française dans mon orthographe.

<sup>44</sup> *La Bataille (Imageries)*, dans *Le Cabaret*, éd. 1919, 121. EsnaultMétPoilu indique: «On appelle "un peu partout" *barre de nougat*, les sortes de poutres en ciment armé, de couleur blanchâtre. M. A. Arnoux m'explique ainsi en 1919 l'usage de ce mot qu'il a fait dans le *Cabaret* (in-16), p. 121.»

<sup>45</sup> *Paysages (Un mort)*, dans *Le Cabaret*, éd. 1919, 214. Non retrouvé dans les sources consultées, y compris FEW 24, 255b, AFRICA.

<sup>46</sup> *Paysages (Les Communiqués)*, *ibid.*, 241. Dénomination argotique du sacrum (EsnaultArgot «sold., 1918»).

<sup>47</sup> *Paysages (Les Communiqués)*, *ibid.*, 249.

<sup>48</sup> La lecture du mot n'est pas assurée; peut-être faut-il lire *débine* qu'on trouve dans *Paysages (Les Communiqués)*, *ibid.*, 242.

<sup>49</sup> *Paysages (Les Communiqués)*, *ibid.*, 249.

<sup>50</sup> *Paysages (Les Communiqués)*, *ibid.*, 251.

<sup>51</sup> *Paysages (Les Communiqués)*, *ibid.*, 253.

<sup>52</sup> *Paysages (No man's land)*, *ibid.*, 228 «des stosstroupe» et *Le Chinois*, 665 «des stross-troupe» [sic].

Ce mot *rainure*<sup>53</sup> je ne l'ai employé au sens de tranchée que par image personnelle. Je ne l'ai jamais entendu en ce sens.

[f. 3v°] Si vous avez besoin de [f. 3v°] quelques indications nouvelles, ne vous gênez pas, je vous en prie ; je suis très heureux de vous fournir quelques documents pour votre si intéressant ouvrage.

Croyez bien à ma vive sympathie

A. Arnoux  
3 rue Debrousse  
Paris (XVI<sup>e</sup>)

### Charles Bruneau

Le brillant linguiste (Givet 1883 – Paris 1969), qui termina sa carrière à l'Université de la Sorbonne, a été mobilisé de janvier 1915 à mars 1919. Il a lui-même rassemblé ses correspondances et son journal de guerre dans une compilation du plus grand intérêt, dont son arrière-petit-fils, Mathieu Qui-gnard, prépare l'édition.

Comme il l'indique explicitement dans le brouillon de lettre qui suit, G. Esnault prépare une seconde édition de son *Dictionnaire* et c'est en vue de l'améliorer qu'il fait appel à Charles Bruneau, à un double titre : ce dernier a été mobilisé durant presque toute la guerre et il est maître de conférences à la Faculté des Lettres de Nancy. Poilu et linguiste, il est donc tout désigné pour être le correspondant parfait. Sa réponse (par retour du courrier) a dû donner pleine satisfaction à Esnault, mais il ne semble pas que celui-ci ait donné suite à la main que lui tendait Ch. Bruneau, lui offrant de collaborer plus ample-ment à son travail.

#### 1. Brouillon de lettre de Gaston Esnault à Charles Bruneau<sup>54</sup>

Versailles, 1, rue Baillet-Lévion  
26 janvier 1920.

Monsieur,

J'étudie le vocabulaire des combattants de 1914-1918, et d'ailleurs sur tout le bas-langage français contemporain, mais c'est en faveur d'un terme poilu peu connu que je me permets de vous écrire.

<sup>53</sup> *Le Chinois*, 662 et *Paysages (Le Boyau abandonné)*, *ibid.*, 211.

<sup>54</sup> Ce brouillon et la réponse de Ch. Bruneau sont conservés dans le Fonds Esnault sous la cote 111 J 483.

Marcel Cohen est depuis près d'un an l'un des plus précieux collaborateurs de mon enquête sur le poilu. Sa propre complaisance lui fait supposer que vous voudrez bien préciser ce que vous savez sur le *jaja*. Nous apprenons par votre lettre du début de janvier à M. Cohen que c'était un nom de vin, là où vous avez servi. Inutile de vous dire ce que je souhaite en lexicographie poilue : en quel corps et depuis quelle date le mot était en usage, dans quel secteur et dans quel contingent, en relations avec quels facteurs linguistiques, parmi les hommes de quelle origine sociale et avec quels sous-entendus donnant au mot telle tonalité ?

Sur fiches j'ai noté aussi que vous avez entendu se succéder ces autres synonymes de vin : *pinard* → *aramon* → *pichtagorge* → puis *jaja* ; qu'ils se soient succédés dans cet ordre chronologique, ce serait encore un fait intéressant.

*Pichtagorge* m'est moins nouveau que *jaja* : *pichtogorge* "vin" se disait à Amiens en 1890-1910, *pichtorgorge* au 1<sup>er</sup> Aérostiers Maubeuge 1912 ; j'ai collectionné encore (avant et après mon *Poilu tel qu'il se parle*) *pichtegorne*, *pichtegorge*, *pichtegomme*, *pichtô*, *pichetagore*, *pichenagorne*, *pichegorge*, *pichenogorge*. Etymologie ? chevauchement de *pichenet* (= vin) + *gorge* ?

Et *jaja*, quelle peut en être l'étymol. Apocope à redoublement d'un hypothétique *jaseur* "vin" ; déformation d'un hypothétique *jinjin* extrait de *ginglard* = vin ?

Dans le compte rendu de mon *Poilu* inséré au *Bulletin de la Société de linguistique*, M. Cohen écrit : « Dès maintenant... il y a lieu de considérer que le langage du front est recueilli. »<sup>55</sup> C'est très inexact. Il sait bien lui-même qu'il m'a fourni en vue d'une seconde édition probable une centaine de mots ou sens nouveaux et plus de 500 précisions utiles et des corrections urgentes<sup>56</sup>. En réalité, tout témoin qui m'a fourni dix attestations m'en a fourni au moins une imprévisible, et ceci non seulement en 1916, mais encore aujourd'hui.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

## 2. Lettre de Ch. Bruneau à Gaston Esnault<sup>57</sup>

Nancy, le 29 janvier 1920

Monsieur et cher collègue,

C'est avec le plus grand plaisir que je vous envoie un certain nombre de précisions – précisions toutes relatives d'ailleurs, mais la linguistique n'en connaît point d'autres – sur les termes désignant le pinard.

*Pinard*<sup>58</sup> a été le nom commun, aussi banal et vulgaire que le terme vin. Il n'avait aucune valeur pittoresque.

<sup>55</sup> BSLP 21 (1919), 258-268, ici 260.

<sup>56</sup> Italiques nôtres.

<sup>57</sup> L'enveloppe porte : Monsieur Gaston Esnault, / professeur au lycée Hoche, / 1, rue Baillet-Lévion / (Seine-et-Oise) Versailles.

<sup>58</sup> EsnaultPoilu, 418 « usuel et universel » ; daté de 1886 dans EsnaultArg, repris dans TLF.

*Aramon*<sup>59</sup> s'est dit sporadiquement. C'était un terme pittoresque, lequel sentait son avant guerre. J'ai l'impression qu'il était d'origine méridionale, peut-être plus particulièrement bordelaise, au moins dans ma formation. C'est un mot rare, en tout cas, mais que tout le monde comprenait et connaissait.

*Pichtagorge* – ou *pichtagorne*<sup>60</sup> – je crois me rappeler que la dernière forme a été la plus usuelle, nous a été amené par un de nos camarades, dans le civil voyageur de Commerce, résidant à Châlons. Il est toujours resté d'ailleurs, un mot extraordinaire, que l'on faisait suivre d'un « comme dit Tzs »<sup>61</sup>. Vous comprenez ce que je veux dire : on n'exprimait pas nettement ces paroles, mais on conservait l'impression qu'on ne parlait pas comme tout le monde. Le mot désignait d'ailleurs plus exactement la gnôle.

*Jaja*<sup>62</sup> a été introduit tardivement, dans l'été 18, au cours de l'offensive, vers Saint-Quentin. Le mot a été amené par les sapeurs sans-filistes du 8<sup>e</sup> génie de la division (ouvriers parisiens en grande partie). Peut-être le mot provenait-il des artilleurs, qui nous fournissaient à ce moment le vin remboursable. C'était un « mot à la mode ». Je ne sais si la mode eût été durable.

L'unité à laquelle j'appartenais effectivement était l'état-major de la 24<sup>e</sup> Brigade. Cet état-major comprenait un très petit nombre d'hommes, venus de partout : chasseurs à cheval, 8<sup>e</sup> génie, détachés des régiments, territoriaux.

Je vous signalerai encore, pour le vin, trois termes (et j'en oublie !):

1<sup>o</sup> *rembour*<sup>63</sup>. Abréviation de *remboursable*, désignant pratiquement le vin pendant la grande offensive de 1918. Le vin de distrib<sup>64</sup> n'avait guère de nom particulier ; mais le rembour, aléatoire et rare, jouait un grand rôle. On en trouvait dans les unités voisines ; on faisait la chasse au rembour.

2<sup>o</sup> *blancot*<sup>65</sup>. Vin blanc. Terme hypocoristique : un litron de blancot.

3<sup>o</sup> *rouquin*<sup>66</sup>. Vin rouge. Même genre que blancot.

Ce sont, je crois des termes d'argot ouvrier commun. Je les ai surtout connus à la fin de la guerre, en 1919, quand mon unité se fut fixée à Vitry-le-François.

J'aurais des scrupules à préciser davantage. Le langage poilu, que j'ai parlé avec mes camarades pendant quatre ans, n'a pas la forme fixée, arrêtée, d'une langue

<sup>59</sup> EsnaultPoilu, 419 ; sur ce terme, voir P. Rézeau, *Dictionnaire des noms de cépages de France*, Paris, CNRS Éditions, éd. 2014.

<sup>60</sup> Le mot offre de nombreuses variantes proches ; celles qu'indique Bruneau sont absentes de EsnaultPoilu, EsnaultArg et TLF. Noter aussi le sens "eau-de-vie", qui semble avoir été moins usuel, mais qui est signalé par EsnaultPoilu, 410.

<sup>61</sup> Semble un hapax.

<sup>62</sup> EsnaultArg, d'après cette source, repris dans TLFSuppl.

<sup>63</sup> EsnaultPoilu, 165 « 40<sup>e</sup> art., sept. 18 » ; attesté en 1916 (Rézeau, à paraître).

<sup>64</sup> EsnaultPoilu, 210 « 1917, rare » ; apocope de *distribution*.

<sup>65</sup> EsnaultArg *blanco* « sold., 1919 ».

<sup>66</sup> EsnaultArg « sold., 1914 », repris dans TLF.

littéraire. Il est toujours en transformation, en développement. Les expressions nouvelles, créées de toutes pièces, ou apportées du dehors, chassent les expressions anciennes. Il n'y a pas un mot pour dire le pinard, il y en a dix, que l'on emploie au hasard, en suivant les occasions, avec toujours une tendance à se montrer spirituel.

Je me mets tout à votre disposition pour vous fournir tous renseignements susceptibles de vous intéresser. Je vous offrirais même de revoir votre future édition, si je n'étais en ce moment accablé d'une bibliothèque universitaire dont je suis bibliothécaire et sous-bibliothécaire. Mais je serai libéré aux vacances de Pâques et tout disposé, alors, à m'occuper avec vous de cette question qui m'intéresse vivement.

Je vous prie, mon cher collègue, de croire à l'expression de mes meilleurs sentiments,

Charles Bruneau  
21, Rue Baron Louis, Nancy

## Marcel Cohen

Marcel Cohen est né à Paris le 6 février 1884 et décédé à Cugand (Vendée) le 5 novembre 1974. Voici la fiche que lui consacre G. Esnault (Quimper, Archives départementales du Finistère, 111 J 217):

Cohen (Marcel)

Un an de service au 39<sup>e</sup> inf. Rouen, en 1902-1903.

Agrégé de grammaire. De la Soc. de linguistique. A étudié le juif algérois et l'argot de l'X. Sait l'arabe.

Mobilisé en 1914 au dépôt du 125<sup>e</sup> inf. (Poitou, 2-Sèvres, quelques Tourangeaux). Fait huit jours au 135<sup>e</sup> inf.

Campagne avec le 125<sup>e</sup> inf. Secteur de Belgique, déc. 1914.

Evacué en janvier 1915. Séjour au dépôt du 125<sup>e</sup> à Poitiers avec recrut[emen]t de jeunes Tourangeaux classe 16, du milieu de 15 à mai 16.

Au 90<sup>e</sup> inf. de mai 16 à sept. 17.

Envoyé en Orient, Etat-Major de l'Armée fr. d'Orient, de sept. 17 à février 19. Démobilisé en fév. 19.

Les notes datées M. Cohen mai 19 sont pour la plupart des notes écrites par M. Cohen lui-même au fur et à mesure de sa campagne et qu'il me dicte en mai 19 à Paris au cours d'une conversation de six heures<sup>67</sup>. Quelques-unes ne sont pas dans ce

<sup>67</sup> Cf. Lettre de G. Esnault à Antoine Meillet, en date du 17 mai 1919: «J'ai passé la semaine dernière à Paris, et je suis sorti de chez lui [= M. Cohen] avec de nombreuses et intéressantes notes; son obligeance est grande» (Cité par G. Bergougnieux, «Marcel Cohen, de l'arabe parlé à la sociologie du langage. La question de l'argot», *SHS Web of Conferences* 1 (2012), 703).

cas, ce sont des indications venues de ses souvenirs au cours de cette conversation, notamment les critiques expresses du Dauzat; mais c'est une forte minorité.

Les notes dites «sur Sainéan, Arg. tr.» sont des marginations. Cohen me les communique en me disant: «Je vous en avais frustré» (!) (octobre 1920) et les lit avec moi en janvier 1921. Elles sont de fin 1915 début 1916.

### Lettre n° 1<sup>68</sup>

C'est probablement à l'initiative d'Antoine Meillet que Marcel Cohen prend contact avec Gaston Esnault. Cette lettre, première d'une savante et amicale correspondance entre les deux hommes, est une offre généreuse de mise à la disposition de G.E. des matériaux accumulés au cours de la guerre par M.C., lequel propose aussi de jeter un œil sur les documents de G.E. Il s'ensuivra une collaboration qui s'étendra sur plusieurs années.

M. Cohen. Prof<sup>r</sup>. À l'École des langues Orientales  
25 Rue St-Hippolyte Paris 13<sup>e</sup>

21.4.[19]19

Monsieur,

J'apprends avec plaisir par Monsieur Meillet que vos intéressants articles du *Mercure de France* sur le *Français de la tranchée*<sup>69</sup> doivent donner naissance à une étude plus développée.

Je me suis assez préoccupé de cette question et ai noté au cours de la guerre un assez grand nombre de mots. Mais je n'ai l'intention de rien publier.

Ce serait donc avec plaisir que je vous communiquerais mes documents, nouveautés ou confirmation pour vous.

Je vous offre aussi, sans aucune modestie, de mettre si vous le désirez vos propres documents à l'épreuve de mes souvenirs.

Si la chose vous agréée, pourriez-vous venir prendre connaissance de mes quelques papiers? S'il n'y avait aucune chance de vous voir à Paris, j'essaierais de vous communiquer l'essentiel par écrit. Croyez, Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

M. Cohen

<sup>68</sup> Cette lettre et les suivantes sont conservées dans le Fonds Esnault sous la cote 111 J 484.

<sup>69</sup> «Le français de la tranchée. Étude grammaticale», *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> avril 1918, 421-447 et 16 avril 1918, 639-660.



## Lettre n° 2

G.E. a répondu favorablement. Rendez-vous lui est proposé pour le 18 mai suivant, avec quelques indications sur l'itinéraire.

8 Mai [19]19

Monsieur,

Je serai heureux de vous voir et de causer avec vous des sujets qui nous occupent.

Voulez-vous venir Mardi 18 dans la matinée, à partir de 10 heures ?

Je vous envoie en attendant le plaisir de vous voir mes sentiments très cordiaux.

M. Cohen

25 Rue St-Hippolyte (bas de la rue de la Glacière,  
puis le Boulevard de Port-Royal).

## Lettre n° 3

En prolongement de cette rencontre du 18 mai, G.E. a fait parvenir à son correspondant ses *Lois de l'argot*. M.C. lui dit qu'il va les lire dans les jours qui viennent et répond à des questions qui devaient accompagner l'envoi de G.E.

[f. 1r°]

22 Mai [19]19

Cher Monsieur,

Je ne veux pas tarder à vous remercier de l'envoi de vos *Lois de l'argot*<sup>70</sup>. Je vais les lire ces jours-ci et vous en reparlerai.

Avant de renoncer à un rapport *düşnok/con*, il faudrait peut-être voir l'article *šānrīe* dans *MSL XVIII*<sup>71</sup> et (à propos de *šnoks*) penser à *clebs*, avec *s* prononcés du parisien, si je ne me trompe on n'explique pas en dehors de l'arabe *kelb* ?

<sup>70</sup> Voir ci-dessus, note 5.

<sup>71</sup> E.-H. Lévy, «Judéo-allemand *schnerīe*», *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* 18 (1912-13), 317-342. M. C. incite sans doute G.E. à chercher l'étymologie du mot dans *noc* < *con*, précédé de l'élément morphologique *chn-* (que l'on observe dans des noms tabous en allemand médiéval et en judéo-allemand; mais cet élément ne s'observe guère pour les mots qui désignent les organes sexuels); la formation *sch-noc* n'a pas été retenue par EsnaultArgots qui parle d'une «origine ambiguë» et évoque le fameux «*Hans im Schnokeloch* (Hans dans le trou Schnoke [*sic*]) veut ce qu'il n'a pas et ne veut rien de ce qu'on lui offre (chans. lorraine [*sic*] traditionnelle, av. 1890)»; TLF reprend ce dernier, avec une citation... améliorée: «Orig. inc., peut-être de la chans. alsac. de *Hans in Schnokeloch* «Hans dans le coin à moustiques» (ESN. 1966)».

[f. 1v°] En arabe maghrébin *bon* se dit *mliāḥ* avec au bout un son particulier à l'arabe, encore moins prononçable en français que l'*h* ordinaire. Donc *mle* serait une transcription suffisante de la prononcia-[f. 1v°]-tion française du mot; *mleh* est savant, *mellé* fantaisiste<sup>72</sup>.

*djib garo*<sup>73</sup> = apporte une cigarette.

Quand je verrai Mr. Meillet, à la fin du mois, nous réglerons le détail de votre présentation à la séance de Juin<sup>74</sup>.

A bientôt le plaisir de lire votre *Poilu* qui m'attend au coin de ma table, et de vous envoyer mes souvenirs, au courant de la lecture.

Avec mes souvenirs très cordiaux.

Marcel Cohen

#### Lettre n° 4

M.C. annonce à G.E. son élection (qui a eu lieu deux jours auparavant, le 21 juin) à la Société de linguistique et lui indique des d'ouvrages qui peuvent lui être utiles (Nyrop, Mausser). Il lui annonce son intention de passer ses vacances en Bretagne et lui demande si éventuellement il aurait une adresse intéressante à lui indiquer.

[f. 1r°]

23/6/[19]19.

Cher Monsieur,

Je suis heureux de vous annoncer que Mr Meillet vous a présenté à la dernière séance de la Société de linguistique et que vous avez été élu sans plus tarder.

La feuille ci-jointe vous apprend vos droits et vos devoirs<sup>75</sup>. Je vais vous faire envoyer par l'éditeur les publications de l'année.

[f. 1v°]

De multiples occupations m'ont empêché de finir le dépouille-[f. 1v°]-ment de votre livre. Mais je vais m'y remettre.

Avez-vous vu Nyrop *Etudes de grammaire française* (académie de Copenhague II, 6)<sup>76</sup>, avec quelques échos de la guerre et quantité d'erreurs ?

<sup>72</sup> *mellé* "joli" (légion étrangère), repris de Dauzat, figure dans EsnaultPoilu, 582 avec cette explication: « sans doute une mauvaise lecture de *mello*, Joli, si usuel aux Lillois ».

<sup>73</sup> Il s'agit aussi d'arabe maghrébin.

<sup>74</sup> Comme on le verra dans la lettre n° 4, il s'agit de la candidature d'Esnault à la Société de linguistique de Paris.

<sup>75</sup> Feuille volante imprimée, sur laquelle M.C. a ajouté à l'encre son nom comme secrétaire-administrateur.

<sup>76</sup> Paru en 1919, ce fascicule intitulé « Analogies syntaxiques » a fait l'objet, la même année, d'un long compte rendu par Maurice Cahen dans *BSLP* 21/67, 247-253.

Connaissez-vous Mausser, *Die deutsche Soldatensprache*, Trübner, 1917 – intéressant pour vous, naturellement. C'est d'ailleurs une plaquette provisoire<sup>77</sup>.

[f. 2r°]

Il est probable que nous passerons cet été environ deux mois [f. 2r°] dans votre Bretagne, je ne sais encore où. Connaissez-vous par hasard le point idéal au bord de l'Océan où on peut prendre pension chez quelque habitant pour un prix modique ?

Je vous enverrai mes gloses quand je serai au bout de votre livre, prochainement.

Et j'espère vous revoir dans pas trop longtemps, au moins à quelque séance de notre société.

Bien cordialement,  
Marcel Cohen

Voici des compléments presque prêts.

Les camions dont je vous parlais l'autre jour sont non des *pack-car* mais des *Packard* (marque américaine)<sup>78</sup>.

Un aviateur me signale: *essence-contact* = prendre le départ, en avion et autrement. Expression très usitée dans les derniers temps de la campagne, né de la manœuvre de mise en marche des types récents d'avions<sup>79</sup>.

*décompresser* = *décompresser* (l'essence). (*décompresser* est inusité)<sup>80</sup>.

Je pourrai localiser mieux les renseignements si cela vous intéresse.

#### Lettre n° 5

Cette lettre de M. Cohen, qui prépare un compte rendu du *Dictionnaire de Esnault*, complète, par une profusion d'observations (à quoi s'ajoutent quatre suppléments!), le lot de notes prises par celui-ci à l'occasion de cette visite qui a duré « six heures ». Au total, Cohen aura « fourni en vue d'une seconde édition probable une centaine de mots ou sens nouveaux et plus de 500 précisions utiles et des corrections urgentes » (G.E., brouillon de lettre à Ch. Bruneau, 26 janvier 1920, voir ci-dessus).

<sup>77</sup> Otto Mausser, *Die deutsche Soldatensprache*, Strassburg, Trübner.

<sup>78</sup> Dans ses notes prises le 18 mai, G.E. avait écrit: « *pacar* (prononcé de *pack-cart*), sorte de camion automobile ».

<sup>79</sup> Attesté à l'automne 1914 pour décrire la mise en marche d'un moteur d'avion: « Essence, sans contact, me crie le sapeur déjà pendu à l'hélice. / Je réponds comme un écho: / Essence. / – Contact, reprend le sapeur » C.-H. A. « Récits de la guerre aérienne », dans *Le Matin*, 7 octobre 1914, 1).

<sup>80</sup> En ce sens, *décompresser* figure seulement dans Rob 1989 (non daté; cite un ex. de 1977); il est attesté au début du 20<sup>e</sup> s.: « Voici comment je procède quelquefois [pour le lancement de la motocyclette]: mes segments décollés, je monte en machine et je pédale vivement en décompressant: au bout de quelques mètres, je lâche mon lève-soupape et le moteur part » (*La Revue commerciale automobile*, 25 février 1912, 73).

Adresse sur l'enveloppe:

Monsieur Gaston Esnault  
2 rue Prémion  
Nantes  
Loire-Infé<sup>re</sup>

En haut à gauche, en biais: Lettre recommandée [pour le prix de 55 centimes]

En bas, à gauche: Cohen 25 R- St. Hippolyte, 13<sup>e</sup>

[f. 1r<sup>o</sup>]

9.7.[19]19

Cher Monsieur,

Je vous remercie de vos renseignements et de votre invitation. Nous nous décidons à filer sur les Côtes du Nord et à chercher sur place.

Merci aussi pour votre cotisation, que j'ai transmise à notre trésorier. Car pour moi, point ne suis argentier<sup>81</sup>.

Je vous envoie un paquet de notes jetées en faisant lecture de votre livre. Pour le plan, les idées, etc. je tâcherai de dire à peu près ce qu'il m'en apparaît dans le compte rendu que je vais essayer de rédiger. Je suis tout à fait à votre disposition de tous renseignements que je vous aurai donnés sous une forme peu claire ou peu lisible, soit quand vous êtes venu, soit dans le présent paquet.

[f. 1v<sup>o</sup>]

À propos de votre thèse, vous connaissez sans doute la toute petite étude de mon camarade d'agrégation Kervarec sur le parler de Quimper. *Annales* (de la Faculté de Rennes ?)<sup>82</sup> [f. 1v<sup>o</sup>] Je vous envoie une toute petite feuille, au sujet des *Lois de l'argot*<sup>83</sup>. Je ne puis m'empêcher de regretter que votre mauvaise humeur contre Sainéan nous ait privé d'un exposé systématique de vos idées. Au moins a-t-on d'un coup compte rendu critique et exposé. C'est beaucoup de richesse. Par ailleurs je ne saurais trop me féliciter que vous n'ayez eu Dauzat qu'une fois votre livre mis sur pied et que vous ne nourrissiez pas trop de ressentiment contre lui<sup>84</sup>. Pour moi, si je déplore avec vous que Sainéan apprécie mal sa propre connaissance du français, je regrette que Dauzat, né en France et Français[,] pontifie plus qu'il ne vérifie.

Je vais tâcher de rassembler mes idées, en partie éveillées au contact des vôtres, sur la situation de l'argot ou des argots, et de les mettre au point brièvement<sup>85</sup>. Ce

<sup>81</sup> Il s'agit de l'adhésion de G. Esnault à la Société de linguistique de Paris, dont parle aussi la lettre à A. Meillet citée ici à la n. 67. Esnault avait été élu membre à la séance du 21 juin 1919.

<sup>82</sup> H. Kervarec, «Le français parlé de Quimper», *Annales de Bretagne* 25 (1909-1910), 612-623. La conversation avait dû rouler aussi sur la préparation de la thèse de doctorat de Esnault (qu'il soutiendra en 1925).

<sup>83</sup> Ci-dessous dans *Suppléments* (4).

<sup>84</sup> «Pas trop»... mais tout de même un peu, les coups de patte contre Dauzat ne manquent pas dans EsnaultPoilu.

<sup>85</sup> M. Cohen prépare sa «Note sur l'argot», qui paraîtra dans *BSL* 27/67 (1919), 132-147.

ne peut qu'être théorique de ma part; j'ignore trop l'argot moderne. À ce propos, auriez-vous réponse à ces questions :

Que parlent les apaches parisiens quand ils emploient un langage incompréhensible au profane ?

Y a-t-il des textes de ce langage ?

Quel est le degré d'existence (et quel a été...) du *loucherbem* ?

On me fera suivre ce que vous pourrez m'écrire à Paris.

Bien cordialement vôtre,

M. Cohen

[Notes pour l'édition du « paquet de notes ». — M. Cohen indique rarement les numéros des pages de EsnaultPoilu auxquelles renvoient ses observations; on les a systématiquement rétablis ici, et placés en exposant. On a par ailleurs, à chaque fois que cela a été jugé utile, fait suivre le texte d'un commentaire placé entre crochets droits.]

[f. 1] 90<sup>e</sup> R.I. 1916-17 quand il n'y a pas d'autre indication.

≠ absence. = présence [Ces indications laconiques signifient que M. Cohen marquera du signe « = » ce qui se disait aussi au 90<sup>e</sup> RI, et du signe « ≠ » ce qu'il n'y a pas entendu. Ces signes sont placés avant ou après le mot en question.]

<sup>33</sup> = *frelon*. ≠ *abeille*, etc. <sup>34</sup> = *la salir* <sup>34</sup> ≠ *accroche-cœur*

<sup>36</sup> Faut-il écarter \**jouer un air de flûtes* (Déchelette)

Vous ai-je signalé *c'est une affaire!* ≠ 90<sup>e</sup>, mais usuel passim en 1917 = langage de nouveaux riches? = *c'est un filon*. [Voir *infra* <sup>239</sup>; EsnaultPoilu, 239, d'après Arnoux (1918).]

<sup>38</sup> *cabèche* aurait rapport avec un espagnol *cabeza*? [« Empr. à l'esp. *cabeza* « tête », TLF.]

<sup>38</sup> ≠ *ça ira-t-il?*

<sup>38</sup> Jamais entendu *alloc*. J'ai le sentiment que l'usuel était *toucher l'allocation*, p. ê. *la location*.

<sup>38</sup> Pourquoi *amocher* a-t-il cette forme? [EsnaultArg n'en dit rien; voir TLF et FEW 16, 562b \*MOKKA.]

<sup>40</sup> *élève-martyr*, pas la même idée que *élève-mort*. L'élève-caporal est déjà un martyr, parce qu'il est plus tenu que les autres soldats, et il sera encore martyr étant caporal.

<sup>40-41</sup> *arcassine* est-il sans rapport avec *échasse*? *la marcassine!* que j'ignore n'est-il pas un local euphémisme pour *la merde!*? [Pour *arcassine*, v. EsnaultArg; *marcassine* reste obscur.]

- [f. 2] <sup>42</sup> *véto*; ajouter *sano* = sanatorium (Journal *la Bataille*, 25/5/19), et *mécano*. [On n'a pas retrouvé *sano* dans les dictionnaires consultés.]
- <sup>42</sup> *Polybe*. Je croyais bien savoir que c'est *Joseph* Reinach. [Erreur de M.C., il s'agit bien de Théodore; Joseph et Théodore étaient frères, c'est ce dernier qui était chroniqueur au *Figaro*, sous la signature de Polybe.]
- <sup>42</sup> *armoire à glace*. Type des mots de caserne en usage avant la guerre et plutôt en décroissance pendant. Le sac noir bien astiqué pouvait presque servir de *miroir*. Il n'y a pas simple queue romantique.
- <sup>42</sup> Pourquoi les chiffres romains dans XXXX<sup>e</sup> inf<sup>ie</sup>?
- <sup>43</sup> *paix! paix!* je pense *pet! pet!* (voir à Polytechnique *vess basof*, la *pétoche*, etc.). [« Le cri: – *Vess au basoff!* avertit toujours les camarades de l'approche du surveillant » (Albert-Lévy, G. Pinet, *L'Argot de l'X*, Paris, 1894, E. Testard, 52); EsnaultArg « *Pé! Pé!* loc. interj. Gare! (ouvr., écol., 1890) [...] Le cri *pé! pé!* offre un mélange avec l'interj. *Paix!*, chut! ».]
- <sup>43</sup> *être à as* a-t-il une existence? [Voir FEW 25, 400a, AS.]
- <sup>313</sup> *se l'arrondir*, ajouter *se taper de*
- <sup>48</sup> *asphyxier*. Connaissez-vous *ébouiller*, français poitevin. [À rapprocher du sens "étonner, abasourdir", relevé en Charente dans Sefco 3, 14.]
- <sup>49</sup> *aspi* ≠ (ne s'est pas généralisé), remarquer que *lieutenant* n'a pas d'équivalent argotique. [On note cependant *livarot* et *verge*, Rézeau, à paraître.]
- [f. 3] <sup>49</sup> *aussi sec*, dans *cul sec* ne faut-il pas penser au fond du quart qui s'assèche? au contraire, mettre en rapport:
- parisien 1914 à laquelle: *une robe à laquelle* (à laquelle il n'y a rien à redire, rien à ajouter)
  - Polytechnique 1908, *mais peu*: il est intelligent, *mais peu*; vas-tu au théâtre? *mais peu*
- À mettre en rapport avec *que de beaux* de vos *Lois de l'argot*. [Voir *Revue de philologie française* 27 (1913), 195; EsnaultArg s.v. *que*.]
- On voit le récit type du marin: il en est ressorti *aussi sec* que s'il n'avait pas été mouillé. Voir aussi la blague parisienne (ou scolaire?) *de bois*: il est venu *de bois* avec sa voiture *de bois*, etc.
- s'arrêter pile* est dans ma conscience une chose du même genre. [Voir ici *infra* <sup>218</sup>.]
- <sup>50</sup> *tire-fiacre*. Je ne crois pas que la voiture soit comprise. Voir *ours* = lard, *singe* = bœuf, etc.
- [f. 4] <sup>51</sup> *auxi*. Au 90<sup>e</sup>, le rapport avec *occis* était senti. Les *auxi* sont-ils entièrement vivants?
- <sup>51</sup> *ax*. Ne faudrait-il pas écrire *a ÿxe*?
- <sup>51</sup> *babouin* ≠
- <sup>51</sup> *bacchante*. Pourquoi hellénisme *sans raison*? Supposez que ce soit de la fin du 18<sup>e</sup> s.; des contemporains de Chateaubriant connaissaient les Bacchantes. Voir *occis*. D'une manière générale, *croire plus qu'on ne fait en général* à la culture dans le peuple.

- <sup>53,1.13</sup> je ne comprends pas *texte ici figne se bagoter*, etc. Le point de départ n'est-il pas se *promener*. D'autre part, les verbes neutres en français ne tendent-ils pas *tous* à devenir pronominaux ou à être remplacés par des verbes pronominaux: *s'amener* = *venir*. Pensez à *r-* inchoatif dont parle Brunot, *rentrer* = *entrer* (v. aussi *rappliquer*).
- [f. 5] <sup>56</sup> *laisser tomber* comme une (vieille) chaussette. [Attesté en 1834 sous une forme voisine («Je me demande pourquoi me houspiller si longtemps pour enfin venir un peu à moi; puis, à un certain moment, rien n'empêche qu'on me mette de côté comme une chaussette sale», Lettre de J.-F. Millet dans A. Sensier, *La vie et l'œuvre de J.-F. Millet*, Paris, A. Quantin, 1881, 256); TLF non daté, cite Daniel-Rops, 1934, d'après FRANTEXT, v. encore ici, n. 93.]
- <sup>59</sup> *balayeuse*, penser à un chevauchement *balai/baladeuse*?
- <sup>60</sup> *pochetée*? Ne pas oublier qu'on dit *en avoir une pochetée*.
- <sup>60</sup> *ballot*, il ne serait pas mauvais de citer expressément *au bout du quai les ballots*.
- <sup>61</sup> Connaissez-vous *cucul balochard* = duconot. [*cucul bal(l)ochard* n'a pas été retrouvé comme mot composé dans les sources consultées. Quant à *duconot*, il est attesté fin 19<sup>e</sup> s. sous les formes *duconneau* (Virmaître 1894) et *duconno* (1896, dans A. Allais, *Œuvres anthumes*, Paris, R. Laffont, 1989, t. 1, 638).]
- <sup>64</sup> *bardin*, bête de somme, que je ne peux pas bien localiser[,] n'est sans doute pas étranger à *bardin* ← *barda*. D'autre part, finale *-a* mal acclimatée en français, je vous ai cité *bardage*. [*bardin* "âne" est poitevin (FEW 19, 24b, BARDA'A).]
- <sup>71</sup> *mettre par quatre* ≠.
- <sup>74</sup> *bicot*, général en Algérie (1908). [Dep. Bruant 1901, au sens indiqué par Esnault (TLF).]
- <sup>74</sup> *moco* m'a été défini *Toulonnais* (et environs); est-ce exact? [Voir *infra*, Lettre n° 6, p. 6.]
- [f. 6] <sup>75</sup> J'ai connu un commandant qui parlait de *Pèlabœuf*, qqf. *Pitou*, *Dourdouille*, *Pèlabœuf* et *Dumanet*. *Pitou* serait du moins à rappeler. [Esnault semble resté sourd à cet appel; pour *Pitou*, voir Rézeau, à paraître.]
- <sup>75</sup> *biffin* voir *bibi* de 2<sup>e</sup> classe.
- <sup>75</sup> *bigor* = artillerie de marine, masculin à Polytechnique, si je ne me trompe. [EsnaultArg fera droit à la rectification de M.C.]
- <sup>76</sup> *bigorner* pourquoi pas d'étymologie? [Elle figure dans EsnaultArg et, de là, dans TLF.]
- <sup>77</sup> *billard*. Le billard (en dehors des secteurs montagneux) est toujours plat par rapport au creux de la tranchée et au bourrelet du parapet.
- <sup>85,1.7</sup> et <nous> sommes [L'ajout demandé par M.C. n'est pas conforme au texte, correctement cité par G.E.]
- <sup>86</sup> *Boche*, tête de pioche serait p. ê. à mentionner, fût-ce pour l'écartier – mais à mon sens il y a un rapport. [Si le rapprochement de *Boche* avec *tête de pioche* est ancien (on le lit par exemple en 1896 dans Verlaine, v. TLF s.v. *pioche*), les deux mots sont sans rapport étymologique.]

- <sup>90</sup> *franco-boche* est proprement un ancien boyau allemand dont une partie est devenue française après une attaque réussie, et qui fait effectivement communiquer les tranchées amies et ennemies.
- [f. 7] <sup>91</sup> *boîte de singe*. Pour moi, 3 serait 1.
- <sup>95</sup> *bossu* me paraît devoir être antérieur à *faire la tortue*, voir *se l'arrondir* (= s'arrondir le ventre sans le remplir) ?? simple affaire d'impression pour moi.
- <sup>95</sup> *bottes, en avoir plein les bottes, chier dans les bottes de qqun* [*en avoir plein les bottes* est dans EsnaultPoilu, 582-3, repris dans TLF; Ø FEW 9, 60b, PLENUS et 15/2, 41b, \*BUTT — *chier dans les bottes* dans TLF, qui renvoie à Besch 1845; Ø FEW 2, 16a, CACARE et 15/2, 41b, \*BUTT.]
- <sup>96</sup> *ramasser un bouchon*, pour moi, avant de vous avoir lu, c'était uniquement 1° tomber. 2° tomber sur un bec. Est-ce que le mot ne vient pas de manèges où le sol était en bouchon? Et comment expliquer *ramasser une pelle*? n'est-ce pas l'idée de descendre pour ramasser une pelle, euphémisme pour tomber. De même *ramasser une gaufre*, avec l'idée accessoire de la poussière saupoudrant le visage? [*ramasser un bouchon* est absent de FRANTEXT et du TLF; FEW 6/1, 449b, MASSA: Bauche 1920.]
- <sup>100</sup> *boulot*, au 90<sup>e</sup>, en parlant d'un *gradé service*, on dit *service, service!* et *jugulaire, jugulaire!* [Si EsnaultPoilus a relevé in extremis *jugulaire, jugulaire* (p. 574, 1918), on n'y lit pas *service, service*, qu'il ne relèvera que plus tard chez Fallet «service, service! jugulaire, jugulaire!», v. TLF s.v. *jugulaire*<sup>2</sup>]; mais *service service* est attesté déjà en 1896, v. BernetRézeau 2010.]
- <sup>100</sup> *faire son boulot* = faire sa tâche, son devoir. [M.C. ajoute un syntagme courant, absent de EsnaultPoilu, 100.]
- <sup>95</sup> *Schwarz Metzger*. Déclinaison allemande non appliquée. [Lire en effet *schwarzer Metzger*.]
- [f. 8] <sup>104</sup> *bourrer*. Je crois qu'on ne peut pas écarter, sinon pour l'origine de *bourrer le mou*, au moins pour sa fortune, l'idée que la cervelle est molle. D'autre part, *bourrer le mou* n'est-il pas chevauché de *bourrer le crâne* et *gonfler le mou*? Ceci sans que le cœur ait rien à y faire: renseignez-vous chez le tripier; j'ai vu faire l'opération; l'animal dépecé, on souffle dans la trachée artère pour *gonfler le mou*, au propre, avant de l'exposer pour la vente.
- <sup>104</sup> À côté de *entrer dans le mou*, je dis *rentrer dans le chou*. [TLF *rentrer dans le chou*: Bruant 1901, 211.]
- <sup>107</sup> *charrier*. Un renvoi à *chérer*? il y a bien au moins secondairement contact dans l'esprit du sujet parlant (orth. *chérrier*).
- <sup>108</sup> *tu chamboules* général au 125<sup>e</sup> RI-dépôt-classe 1916 (à l'exclusion des synonymes récents, si je me rappelle bien). Il faudrait aussi rappeler le vieux *attiger* qui n'est point mort.
- [f. 9] <sup>111</sup> *bousin*. Je dirais A *désordre bruyant*.
- <sup>113</sup> *bouteillon* n'est pas individuel; il y en a deux par escouade, si je ne me trompe. [La définition du TLF n'est pas heureuse, en ce sens qu'elle donne à penser qu'il s'agit



d'un récipient individuel (ce qui est contredit par l'exemple, tiré de Genevoix, que donne ce dictionnaire).]

<sup>114</sup> *bras cassé* = brancardier, analogie auditive.

<sup>116</sup> *briques*. Il me semble avoir entendu *se caler les briques* = bien manger, mais je n'ose l'affirmer. [La loc. n'a pas été retrouvée, mais son antonyme *se caler des briques* est attesté dans Delesalle 1896.]

<sup>118</sup> *buffet*. *bide* aurait bien mérité un bout d'article. *danser devant le buffet* vient-il du biblique *danser devant l'arche* (David), arche = huche, met [*sic*] (Centre). [*bide* figurera dans EsnaultArg — *danser devant le buffet* est daté de Littré 1863 dans TLF. Il n'apparaît pas que la locution ait une origine biblique et ait suivi le cheminement suggéré par M.C.; elle est attestée en 1829 dans les *Mémoires de Vidocq*, Paris, Tenon, t. 4, 246.]

<sup>119</sup> *cabèche* = Sénégalais, non Arabes. [EsnaultArg rectifiera et «la locution [...] *couper cabèche* [...] usuelle aux bicots» sera requalifiée «slogan de soldats noirs».]

<sup>120</sup> *attiger la cabane*. Il me semble avoir appris ça à peu près au moment où on chantait *La cabane bambou*. [Le rapprochement est plausible, la chanson ayant été interprétée par Mayol en 1899 et la loc. verb. étant datée de 1902 dans EsnaultArg.]

<sup>120</sup> *cafard*. À noter qu'on dit surtout *avoir le cafard*.

[f. 10] <sup>121</sup> *cafouille*. Je dis *cafoin*; je connais *cafouillage*, *cafouillis*, *cacafouillis*. [On n'a pas retrouvé *cafoin* au sens de "fouillis"; *cacafouillis* est attesté en 1884 («que de paroles semées; que de contradictions; que de cacafouillis», *Le Bon Citoyen de Malakoff*, 19 octobre, 527).]

<sup>122</sup> *cagna*. Pourquoi abri *léger*? voir la citation quelques lignes plus bas. Aux mots annamites, ajouter *choumchoum* "eau-de-vie", que connaît Déchelette. [Le mot figure aussi dans DauzatArgGuerre; attesté en 1860 («choum-choum; c'est une boisson spiritueuse que l'on fabrique dans ce pays [la Chine]», *Le Constitutionnel*, 24 octobre, 3, citant un courrier de militaire de Petang-Ho, Chine). — Ø TLF et TLF-Suppl; DHLF, non daté, «emprunt au vietnamien»]

<sup>124</sup> *être à la caille*. Je ne connaissais pas. [FRANTEXT 1936, Céline; Ø EsnaultArg et TLF, qui donnent seulement *avoir à la caille*.]

<sup>128</sup> *camarade syndiqué de la voiture à bras*, 125° et je crois aussi 90° RI. [Cette variante développée de *camarade syndiqué* n'a pas été retrouvée avant cette date dans les sources consultées; cf. «le syndicalisme, dans toutes les corporations, n'a jamais été mené par des... "syndiqués de la Voiture à bras"» R. Hagnauer, dans Syndicat national des institutrices et instituteurs [...]. *Bulletin de la section départementale de la Seine*, mai 1928, 26).]

<sup>129</sup> *camoufler*. L'explication *soustraire* me paraît la bonne.

<sup>130</sup> *caoua*. Écrire le mot arabe avec un *q*- (ce n'est pas le même *k* que dans *kelb*, chien). [Rectifié dans EsnaultArg.]

<sup>130</sup> *capi* et *capit* me sont suspects.

<sup>133</sup> *carapace*. Pourquoi *faire à gauche* par quatre ?

- [f. 11] <sup>133</sup> *cartouche* ≠
- <sup>136</sup> *châteureux* ≠ (rapprocher *chialeur*?).
- <sup>137</sup> *chandelle* = lancer une balle verticalement (ce qui est une maladresse de débutant) au tennis.
- <sup>140</sup> *gourbi* est arabe, par conséquent n'est pas à sa place dans cette énumération.
- <sup>142</sup> *chaussette* voir *laisser tomber*. [Voir supra 56.]
- <sup>143</sup> *chenille*, 90<sup>e</sup> *fusée chenille*, suite de boules incandescentes envoyées par l'ennemi (en particulier pour montrer la route aux avions rentrant la nuit)?? D'après un aéronaute (1915), balles incandescentes tirées à peu d'intervalle, arrivant à des hauteurs différentes. L'explication qu'on vous a donné[e] me paraît bizarre: si c'est un projectile unique ou lancé au hasard, pourquoi le faire éclairant? L'avion doit le voir et l'éviter (il n'y a pas de vitesse). [Voir *infra Suppléments (1)*.]
- <sup>143</sup> *chérer*. Renvois insuffisants pour retrouver tous les synonymes.
- [f. 12] <sup>150</sup> *chichitique* = en pagaye, emmêlé, *une manœuvre chichitique* (officiers, St. Cyr?). [Repris dans EsnaultArg.]
- <sup>152</sup> *vedette* = petit dirigeable. Officiel avant la guerre. [Sens absent de TLF et de FEW 14, 223b, VELUM.]
- <sup>155</sup> *chôf*. La forme correcte en arabe a *u* (ou) et non *ô*.
- <sup>152</sup> *chipester*. Une anecdote: *chiper*, *se taire* ou *chipe Esther*?? [M.C. s'amuse avec l'étymologie de ce mot, restée obscure, sur laquelle voir EsnaultArg; Ø TLF, FEW.]
- <sup>156</sup> *chouya*, en arabe *šwīya* (le *-t* est orthographique), petite chose → un peu, mais de nombreux parlars emploient le masculin *šwēy*, même sens, que *chouille* m'a l'air de reproduire exactement.
- <sup>156</sup> *chtimi*.
- <sup>156</sup> *chabi* = poitevin. [Ajout de M.C. à une liste, s.v. *chtimi*, de délocutifs ethniques. Il convient de rapatrier ici «*Le chabi*, journal du front», malencontreusement égaré dans Esnault-Poilu s.v. *chassbi*; *Le chabi* était le journal du 68<sup>e</sup> Territorial, régiment poitevin.]
- <sup>156</sup> *cicasse* ≠ *mêlé-cass(is)*. *si(s)-cas*?? [ce dernier mot est un ajout intercalaire après *mêlé*]. [Attesté en 1890 en Normandie «[...] *La Sicasse* [...] est une eau-de-vie très inférieure qu'on mêle à d'autres: un marchand de vin me propose pour étymologie: Trois-six cassé, c'est-à-dire divisé en deux, où le terme *trois* serait tombé» Le Héri-cher, «Sobriquets avranchins des corps de Métiers», *Revue de l'Avranchin* 5, 35. — ALN 286\* «Les termes argotiques “cicasse” et “gnôle” sont largement répandus»; Ø FRANTEXT, TLF; FEW 21, 498b.]
- <sup>160</sup> *cinéma A* ≠
- [f. 13] <sup>163</sup> *claque-merde*. Au 39<sup>e</sup>, 1902, *ferme ça* ou *ferme ton égout*, *ça fait courant d'air avec les chiottes*. [Non retrouvé à date antérieure dans les sources consultées.]
- <sup>163</sup> *class*. *khlās* veut dire il s'est achevé, il a cessé; *khalles* il a achevé; *khlās* = pas du tout (adv.) = achèvement, délivrance (subst.). Je pense que le mot français = *khlās* c'est fini, il n'y en a plus, ou *khlās* (subst.) la fin! [Rangé à tort dans TLF s.v. *classe*, rectifié dans TLFSuppl s.v. *class*<sup>2</sup>.]

- <sup>164</sup> *cléber* sans étymologie ? Penser à slave *khleb*, pain (connu déjà en 1810, russe *khliēba*). Pour jeûner *claquer* du *bec* ?? [EsnaultArg retiendra la suggestion de M.C. d'une origine slave.]
- <sup>164</sup> *clebs*. Il me semble bien au 90<sup>e</sup> avoir entendu parler d'*élèves-caniches*. [*élève-caniche* sera repris dans EsnaultArg avec cette référence (mais déjà en 1914 « pas moyen d'avoir une ordonnance aux “élèves-caniches” » A. Legrand, « Notes d'un caporal », *Armée et marine*, 21 février, 232).]
- <sup>166</sup> *cobaye*. Je ne connaissais pas. L'élève-obs[ervat]eur n'est-il pas un *sujet* qu'on met en *cage* ? J'ai entendu dans un hôpital : le médecin (micro-biologiste) garde les malades qui sont (bons) cobayes. [Repris dans EsnaultMétPoilu : *cobaye*, Malade qu'un médecin est soupçonné de conserver volontiers dans son hôpital pour observation scientifique : “Le médecin est microbiologiste, il garde les malades qui sont bons cobayes”, 1915.]
- [f. 14] <sup>172</sup> *confetti* ≠ *pastille* =
- <sup>172</sup> *convalo* =
- <sup>173</sup> *copette*. Entendu au 90<sup>e</sup> ou régiment voisin.
- <sup>174</sup> *artiflot*. Je ne le connaissais qu'au sens d'*artilleur* (donc *arti-flot*).
- <sup>175</sup> *corvée d'enfant de troupe* ≠. Ajouter *échappé de bidet, fait en fiacre*. [(i) *échappé de bidet* “avorton”. — Lermina 1897 s.v. *avorton*; Bruant 1901, 301; Ø FRANTEXT, TLF, FEW 1, 353b, \*BI- et 3, 268b, \*EXCAPPARE. (ii) *fait en fiacre* “id.”. Attesté en 1873 (« le petit Prémarray [appelé] *Fait en fiacre*, je ne sais plus trop pourquoi » H. de Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*. 3<sup>e</sup> série. *A travers le Figaro*, Paris, E. Dentu, 230). Image d'une conception précipitée, aux conséquences aléatoires. — Bruant 1901 s.v. *avorton* (cite R. Ponchon, repris dans EsnaultMétPoilu); FEW 3, 488b, FIACRE (Bauche 1920); Ø FRANTEXT, TLF.]
- <sup>175</sup> *exercice de paupière* ≠ Ai entendu un jeune classe 1916 après avoir enlevé ses godillots et agitant ses orteils : *exercice respiration des pieds*. [Probablement hapax.]
- <sup>177</sup> *couinard*, l'appareil *couineur* (alarme, signaux convenus) a été officiel fin -17/-18, si je ne me trompe.
- <sup>177</sup> *coup de coude*. Et lever le coude ?
- <sup>180</sup> *cra* ≠
- <sup>181</sup> *cran*. Je l'aurais cru général.
- [f. 15] <sup>183</sup> *crapaud*. La progression en marche accroupie, usitée à l'instruction à partir de la classe 1917, je crois (p.-ê 1916 ?) a dû s'appeler officieusement *marche du crapaud*, si je ne me trompe. [Non attesté à date antérieure dans les sources consultées.]
- <sup>184</sup> *tortue* =
- <sup>188</sup> *crécelle* ≠
- <sup>191</sup> *creux*. Un c[ommand]ant (chasseurs à pied, École de guerre) aimait à dire : (*je vais les*) *mettre dans le creux*. [La locution, qui signifie “faire obéir, dresser, mettre au pli”, n'est pas attestée à date antérieure dans les sources consultées; v. EsnaultArg (1955-1960).]

- <sup>191</sup> *avoir du crime*. Initiale commune avec *culot*?
- <sup>192</sup> *crocodile*. < L'image n'a rien à voir avec les pattes, plutôt un emboîtement d'éléments les uns dans les autres, comme les écailles, le premier >. Un des modèles (le premier?) comportait un chariot avec petites roues, je crois, à l'avant de l'ensemble, manœuvré à distance. Le nom *crocodile* avait dû être donné par l'inventeur? [Cf. «Ce n'est pas facile de t'en faire la description. C'est des tuyaux d'acier de 30 centimètres chacun et qui s'emboîtent les uns dans les autres et dont on en met suffisamment pour en faire la largeur du réseau à faire sauter. Cet engin marche à l'aide de 2 câbles et sur engrenage. Un câble est attaché à un grappin qu'on lance dans le réseau en question et qui y reste fixé. Le câble est ensuite attaché à l'appareil que nous faisons avancer à l'aide de 2 manivelles. Tu dirais un vrai crocodile quand il est en marche» (*Lettre de poilu*, 1917, dans Rézeau, à paraître).]
- <sup>194</sup> *croûte*. Qui dit que *croustille* soit antérieur à *croustance*? [TLF *croustille* "repas", 1680; *croustaille*, 1915; *croustance*, 1918.]
- [f. 16] <sup>194</sup> *cu* = *cumulus*, est un abrégé écrit bien mal fait.
- <sup>195</sup> *cuiso*. Je pense l'avoir entendu. Ne puis localiser.
- <sup>196</sup> *cul de singe* ≠
- <sup>196</sup> *culotté*. *Tu es, il est culotté*. Usuel au 90<sup>e</sup>, entendu passim. [Retenu dans EsnaultArg «sold., 1914»; TLF «av. 1866».]
- <sup>197</sup> *cylindre* ≠
- <sup>198</sup> *système D, démerde* à mettre en tête; la pudeur ne ferait pas abréger *débrouille*.
- <sup>198</sup> *débequeter* est-il ancien? [Absent de EsnaultPoilu, *débéqueter* est relevé dans EsnaultArg, en divers sens à partir de 1883 "vomir"; TLF *id.*]
- <sup>200</sup> *décompresser*, diminuer la compression (du gaz), aviation. [Absent de EsnaultPoilu; sens absent de TLF, voir ici n. 80.]
- <sup>200</sup> *déborder*. En Poitou *renverser* = vomir, usuel au 125<sup>e</sup>. [Le 125<sup>e</sup> était un régiment poitevin. Le verbe *renverser* est attesté en ce sens dans plusieurs régions, principalement dans l'Ouest (dep. 1820 à Nantes); il a pénétré l'argot parisien (Delvau 1867); Ø TLF; FEW 4, 792b, INVERSUS.]
- <sup>203</sup> *déesse*. Au contraire, prononcer toutes les lettres dans DCA, AFO (comme PLM, en Algérie pèlèm). [Pour AFO, voir *infra*, f. 32 du texte de M.C, dernières lignes.]
- <sup>203</sup> *se dégonfler*. L'équivalent *flancher* (qui est dans Larousse). Comme image de caractère technique comparer *prendre (par) la tangente*.
- [f. 17] <sup>205</sup> *demi-poil*. Une chanson poitevine a comme partie du refrain: *poil, demi-poil, quart-de-poil*. [Sur cette chanson et ses avatars, voir P. Enckell, *Anthologie des chansons paillardes*, Paris, Balland, 2012, n° 14 et n° 49.]
- <sup>205</sup> *pieds en dentelle* n'est-il pas récent? Pourtant, je [le] crois antérieur à la guerre. [*avoir les pieds en dentelle* "avoir les pieds fragiles, fatigables ou fatigués" est attesté en 1910 («J'ai les pieds en dentelle, / Les Jambes en flanelle», *Les pieds en dentelle, chanson pour comique fatigué*, paroles de L. Despax, musique de R. Berger). — Ø FRANTEXT, TLF, FEW 3, 41a, DENS.]

- <sup>205</sup> *un nom qui se dévisse, un nom à charnière: du Brancard de la Carriole.* [Si *nom qui se dévisse* est attesté en 1902 («c'est un noble... M. Gontran de Précy de la Tour!... Un nom qui se dévisse!...» E.-G. Gluck, «L'heureux gagnant», *Touche à tout*, mars, 171), on n'a pas trouvé d'attestation antérieure ni pour *nom à charnière*, ni pour l'exemple (du *Brancard de la Carriole*) qui l'illustre; v. BernetRézeau 2010.]
- <sup>206</sup> *descendez, on vous demande.* Votre sens est secondaire, il me semble. J'ai entendu cette scie pour la descente à la cagna quand les obus arrivaient, etc. Il y a une chanson avec ce refrain: a-t-elle créé ou utilisé la scie? Y a-t-il souvenir de l'appel de la macquerelle [*sic*]: Descendez, mesdames. [Attesté en 1807, v. BernetRézeau 2010.]
- <sup>206</sup> *deux-coups.* Image du fusil de chasse à deux canons jumelés. [On peut en effet préférer cette explication à celle proposée par Esnault.]
- <sup>206</sup> La culotte de zouave = *fendard*. [Cet emploi par restriction est absent des dictionnaires consultés; SainéanArgTranchées et DauzatArgGuerre indiquent simplement "pantalon".]
- <sup>207</sup> *sept-quatre* à Rouen, 1902. On dit le quatre vingt dix, le cent vingt cinq, le cent quatorze, le cent trente cinq, le six-six, le sept-sept.
- <sup>208</sup> *développer* = bander. Une anecdote militaire dont j'ignore le lieu d'origine. [À rapprocher de l'histoire de caserne évoquant un soldat dont un tatouage sur le pénis se lisait au fur et à mesure de son érection. Une lettre de M.C., le 19.9.19., donne d'ailleurs la solution: «il s'agit d'une petite tache de tatouage bleu "qui devient à toi Marie quand je développe", histoire de médecine et de visite».]

[f. 18] <sup>211</sup> *ça se donne* ≠ <sup>212</sup> *doublure* ≠

- <sup>214</sup> *écoute.* Terme technique qui a toujours subsisté. Voir HDT [Hatzfeld, Adolphe; Darmesteter, Arsène, avec le concours d'Antoine Thomas, *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours*, Paris, Libr. Delagrave, 1890-1900] qui s'explique mal; il y aurait lieu de citer *poste d'écoute*. [Dans DauzatArgGuerre au sens "mess des sous-officiers"; TLF.]
- <sup>216</sup> *écrémeuse* ≠
- <sup>218</sup> *pile, s'arrêter pile.* Mélange de sens, serait à débrouiller. [Voir TLF *pile*<sup>3</sup>.]
- <sup>222</sup> *encaisser un bombardement* serait à citer.
- <sup>222</sup> *encarabiner.* Rapprocher de *enquiquiner*.
- <sup>224</sup> *épauler I* me paraît plutôt à mettre au sottisier.
- <sup>225</sup> *êrème.* Ce qui me paraît intéressant c'est l'absence presque générale de nom pour le vaguemestre. [Voir cependant *êrème, massier, sourire* et *wagon* dans EsnaultPoilu et *homme de lettres* dans Rézeau, à paraître.]
- <sup>227</sup> 1. 7. *bombarras* = *bambarras*? [L'ouvrage que cite G.E. porte bien, erronément, *bombarras*.]
- <sup>227</sup> *la faire à l'estomac* doit avoir une certaine ancienneté? [On n'a pas trouvé plus ancien que EsnaultPoilu, qui donne 1917; TLF renvoie à EsnaultPoilu 1919; Ø FEW 12, 282a, STOMACHUS.]
- <sup>232</sup> *faire fissa.* En arabe *fissa* veut dire "sur l'heure, tout de suite", et on dit textuellement *faire de suite* = se dépêcher. Le français a traduit *faire* et gardé *fissa*.

- [f. 19] <sup>234</sup> *fer à repasser* / nager comme un chien de plomb.
- <sup>235</sup> *ficelle* m'a l'air général, recevoir la 2<sup>e</sup>/ la 3<sup>e</sup> *ficelle*; *bificelle* = lieutenant. [*bificelle* sera enregistré, d'après cette source, dans EsnaultArg.]
- <sup>236</sup> *fignard*. Et *gros cul*? [Voir EsnaultPoilu, 291.]
- <sup>243</sup> *fléchette*. On pourrait rappeler que les fléchettes d'acier ont été employées comme projectiles par les aviateurs.
- <sup>246</sup> *foire*, *acheter à la foire d'empoigne*.
- <sup>246</sup> *fokker*/gendarme. N'y a-t-il pas une forme d'ailes d'avions «en chapeau de gendarme»?
- <sup>248</sup> *fouifoui*. Une note à faire sur la prononciation: *mouéchante*, *fouesse*, etc.
- <sup>248</sup> *dégorger* peut être indépendant de *sangisue*. Idée de: *canal*.
- <sup>248</sup> *fouilleur*: obus russe? Le 210 à retard n'était-il pas allemand?
- <sup>239</sup> *filon*, affaire. Voulez-vous une *affaire*? = naturellement une *bonne affaire*.
- [f. 20] <sup>253</sup> *fricot* me paraît plutôt tiré de *fricoteur* dont il y aurait lieu de parler.
- <sup>254</sup> *froc* m'est connu de toujours, me semble-t-il. N'y a-t-il pas de références dans les dictionnaires argotiques? [Au sens de "pantalon" le mot n'est attesté que dep. 1912 dans EsnaultArg (repris dans TLF).]
- <sup>255</sup> *frontard* ≠ <sup>254</sup> *frigousse* ≠ <sup>255</sup> *froufrou* ≠ <sup>255</sup> *fuchsia* ≠ <sup>256</sup> *fuséard* ≠
- <sup>258</sup> *ficelé comme un gabion* doit être traditionnel en caserne; sans que j'aie de référence à donner. [On n'a trouvé d'antérieur au texte cité [1916] que *foutu comme un gabion*, en 1889 («- Regardez-moi celui-là, il est foutu comme un gabion», *Gil Blas*, 10 juillet, 1; dans la bouche d'un capitaine)]. — Connaissez-vous aussi la scie: «il est fait (ou habillé) comme tout le monde et il ressemble à personne»? Entendu au 125<sup>e</sup> dépôt. [Non retrouvé à date antérieure dans les sources consultées.]
- <sup>259</sup> *gadiche*, *gadouille* = gadoue, *être dans la gadouille* (avant la guerre).
- <sup>260</sup> *galeries L...* Jamais *galeries* n'a désigné les tranchées. J'avais compris ce passage, sans y réfléchir autrement, en me rappelant des apparitions sur des routes du front de camions livreurs de tel ou tel magasin connu. On peut aussi faire appel à un souvenir d'une ligne de Paris passant devant les Galeries Lafayette. Je me rappelle avoir entendu dire: *prendre le Madeleine-Bastille* quand on n'était pas encore habitué aux autobus transportant la viande, dont certains avaient encore leurs pancartes. [Cf. «un à un, les Madeleine-Bastille et les Montsouris-Opéra traversent l'unique rue du patelin» A. Salmon, «Le Chass'bi», *Journal des mutilés, réformés et blessés de guerre*, 8 juin 1918, 2.]
- [f. 21] <sup>261</sup> *gamelle*. Il y aurait un renvoi à faire à *ramasser un bouchon (une pelle)*.
- <sup>262</sup> *gaspard* était employé au 90<sup>e</sup>.
- <sup>263</sup> *gaufre*. Je l'ai entendu souvent, avant la guerre il me semble. Si l'image doit s'expliquer par elle-même, je penserais plutôt à la poussière de la route [*dans la marge*: v. suppl.], (vous connaissez *se sucrer la gaufre*, mettre de la poudre). [TLF *prendre une gaufre*, 1886; FEW 17, 448b, \*WÄFLA.]

- <sup>263</sup> *gaut*. Pour moi et beaucoup d'autres, n'était pas connu avant la guerre.
- <sup>263</sup> *boîte à gaz* =
- <sup>263-265</sup> *gazer, gazouiller*. Je connaissais avant la guerre *ça ronfle* = *ça gaze* (le feu ronfle quand il va bien, p.ê. aussi feu de chaudière, moteur à vapeur). [TLF (non daté; cite Zola 1878); EsnaultArg (1960), mais indique «*ronfler* “réussir pleinement, “*gazer*”» dep. 1844); FEW 10, 471a, RONFL-.]
- <sup>269</sup> *glinglin*. Un commandant, St. Cyr, École de guerre, disait *jusqu'à la résurrection des boutons de guêtre*, autre plaisanterie de type blasphématoire [*sic*] atténué. [La loc. est attestée dep. la première moitié du 19<sup>e</sup> s., ainsi en 1846: «je ne leur pardonnerai jamais de ma vie, quand je vivrais encore jusqu'à *vitam eternam* et la résurrection des boutons de guêtres» Édouard Corbière, *Cric-crac*, Paris, Ch. Le Clère, t. 2, 53). L'explication suivante, du même auteur, n'eût peut-être pas déplu à Cohen et à Esnault: «... Quand tous les trépassés, vois-tu, seront réunis au troisième coup de trompette [...], il faudra que chacun retrouve ses os; et comme il y en a qui ont fait des boutons de guêtres avec des os de morts, il faudra bien aussi que les boutons ressuscitent pour venir prendre la place qu'ils avaient dans la carcasse de leurs véritables propriétaires d'autrefois» Éd. Corbière, *Le Négrier*, Le Havre, Brindeau, 1855, 4<sup>e</sup> éd., 357.]
- <sup>272</sup> *gobi*. Ce changement de sens m'étonne fort. Avez-vous fait vérifier dans les langues soudanaises? [EsnaultArg apporte une explication.]
- <sup>274</sup> *godiche*. Même question. [EsnaultArg apporte une explication.]
- <sup>275</sup> *got* ≠
- <sup>276</sup> ne connaissiez-vous pas: *gradaille*? [EsnaultArg; TLF (1893).]
- <sup>266</sup> milieu *ca* murmurer = *ça*.
- [f. 22] <sup>276</sup> *graisse*. Il me semble voir entendu à la *graisse* tout court, ce qui expliquerait mieux un nouveau départ sur *graisse d'oie*. Vous citez l'étonnant *peau de toutou*, que je connaissais avant la guerre, mais vous ne l'expliquez pas?
- <sup>277</sup> *grand-mère*. Invention de journaloux?
- <sup>282</sup> Je ne connais ni le *bigot* (étym. de *bigot* = *cagot*??) ni le *bredin*? [Cf. pour *bigot* “ver dans les fruits” FEW 1, 432b, BOMBYX et pour *bredin* “pou du mouton” FEW 14, 336b, VERVECINUS.]
- <sup>284</sup> *grignolet*. Pourquoi *brignolet*? [EsnaultArg; TLF.]
- <sup>284</sup> *griller*. Vous connaissez évidemment le très usuel parisien *gratter* (notamment à la course), dans le même sens. [EsnaultArg, 1895; TLF, non daté.]
- <sup>292</sup> *rouper*. Je connais ça depuis le lycée si je ne me trompe. Usuel me semble-t-il au 39<sup>e</sup> RI en 1902. Origine? [Bauche 1920; FEW 16, 677, \*RAUBÔN.]
- <sup>294</sup> Arabe *qitoun* [le *q* est souligné de trois traits; Cohen corrige la graphie *kitoûn* d'Esnault.]
- <sup>295</sup> *hauts-de-vase* (p.-ê. aussi *eau-de-vase*? peu probable), idée de hauts-fonds, d'envasement. Les cossards sont vaseux? [EsnaultMét 346: «plusieurs, du 8<sup>e</sup> génie, (qui est le 8<sup>e</sup> vaseux), sans l'avoir ouï, le comprennent aisément Hommes chez qui la *vase*, la Fainéantise, est d'épaisseur».]
- <sup>298</sup> *coincto*. Pourquoi ne pas couper *coin-steau*, sur *hosteau*? [Voir EsnaultArg *coincetot*.]

- [f. 23] 300 *marin-gouin* m'étonne. D'où vient le nom propre *Gohin* ?
- <sup>305</sup> Serait-il inutile de rappeler que *juteux* a la même syllabe importante que *adjutant*. Il me semble qu'au 39<sup>e</sup> / 1902, on disait surtout *adjupète*.
- <sup>307</sup> *kaddour*. Arabe *qaddour*, nom propre généralement senti uniquement comme tel, se rattache à la racine "pouvoir, être puissant".
- <sup>307</sup> *kébir*, arabe classique *kabir*, algérien *kbir*. On peut prononcer à la rigueur *këbir* (a tendant vers un è), *kəbir* (ə = e muet), jamais avec é). Je ne connaissais que le sens *capitaine*.
- <sup>307</sup> *kébour*, *chebour* non détaillé ni repris à l'index, veut explication. En arabe algérien jusqu'à présent connu c'est *chabir* "éperon". [G.E. rectifiera et proposera une dérivation sur *képi*, (EsnaultArg), qui reste problématique; on ne voit pas en effet ce que représente cette finale *-bour*.]
- <sup>308</sup> *k(h)aki* en son sens usuel n'est-il pas récent, au moins d'extension? Ne méritait-il pas un article? Ne faudrait-il pas dire en quelle langue *khaki* veut dire *poussière*? Pour *khaki bleu* il faudrait expliquer que les officiers se faisaient faire pour l'été des tenues *légères* qui étaient kaki, soit en coutil, soit en étoffe de laine (gabardine). Puis cette coutume (quoique autorisée, paraît-il, par circulaire) étant plus ou moins mal vue, on a fait les mêmes étoffes aussi en bleu. [TLF, qui ne mentionne pas *khaki bleu*, lequel est attesté en 1909 («pour les robes du soir: [...] beaucoup de kaki bleu de roi, violet évêque», *Les Modes*, n° 99, mars, 22).]
- [f. 24] <sup>308</sup> *quenaupe* ≠
- <sup>314</sup> *la sauter*. [1°] Au 90<sup>e</sup>, un parisianisé ne manquait jamais de parler de *pommes de terre sautées à la barre fixe*, généralement en parlant de pommes de terre bouillies. [2°] Au même 90<sup>e</sup>, *la sauter* voulait dire plutôt *manger insuffisamment* que *ne pas manger*. [1°. *sauté à la barre fixe* "préparé sans soin (d'un aliment)". Attesté en 1911 («soupe perpétuelle aux trognons de choux, lentilles sans poivre, filets de harengs sans harengs, lapins sautés à la barre fixe, bidoche élastique», *Le Diable rouge*, 27 mai 1911); v. BernetRézeau 2010.]
- <sup>315</sup> *se l'accrocher*. Il me semble que j'ai entendu fréquemment *s'accrocher* ou *se mettre une gamelle* (au cul?). [Déchelette 1918 *s'accrocher une gamelle*; Ø FRANTEXT, TLF.]
- <sup>316</sup> *la serrer*. *serrez-en* 5 p. 323, je comprends les *doigts*.
- <sup>317</sup> *la salir*. Au 90<sup>e</sup>, parfum obscène de cette expression (*salir la queue*?), créée ou favorisée par le voisinage de *chier dans les bottes* et de *baver sur les couilles*. [Connotation non retrouvée dans les sources consultées.]
- <sup>318</sup> *se les rouler dans la farine*, 39<sup>e</sup>, 1902. On disait d'autre part *se taper les roustons avec une pelle à merde*. [ajout marginal: au sens?] [La première locution, qui signifie "fainéanter" est abrégée dans EsnaultPoilu en *se les rouler*. La seconde locution, qui signifie "témoigner la plus grande indifférence, le plus profond mépris, envers une personne ou une situation", est à comparer avec le plus récent *s'en battre les couilles avec une pelle à tarte*.]
- <sup>321</sup> *en écraser*. Le fait qu'on n'écrase pas les poux en dormant dessus ne suffit pas à écarter l'étymologie sur laquelle d'ailleurs je ne me prononce pas.



- <sup>326</sup> *lober*, ar. *la'ab* veut dire *jouer* dans tous les sens. Si c'est de l'arabe, il faudrait voir en espagnol (rien en castillan). [EsnaultArg «Largonji de *beau*»; Ø TLF.]
- <sup>327</sup> *lot* ≠ <sup>327</sup> *loumpé* ≠ <sup>327</sup> *loumi* ≠
- <sup>328</sup> *la lourde*. À la CM2 du 90<sup>e</sup>, un parisianisé avait lancé *tirer sur la lourde*, lâcher un coup de fusil plutôt haut au créneau, sans viser.
- [f. 25] <sup>332</sup> *mahoudi*; croisement avec *yaoudi*, juif?
- <sup>334</sup> *ramasser une pelle* ne m'est communiqué qu'au sens de *tomber*. (*pelle* ni *ramasser* ne sont à votre index) [Cette remarque de M.C., qui ignore le sens figuré "subir un échec" indiqué par G.E., permet de dégager cette locution absente en effet de l'index final.]
- <sup>335</sup> *manche à couilles* 39<sup>e</sup> / 1902, et ailleurs. [Attesté fin 1915 chez H. Barbusse (Ph. Lamps, «Le carnet de guerre d'Henri Barbusse», in: *Cahiers de Chantilly*, n° 9, 2016, 188); déjà en 1905 (Bruant, 2<sup>e</sup> éd.); Ø EsnaultArg, FRANTEXT, TLF.]
- <sup>336</sup> *manut*, n'avez-vous jamais *manu*? Je pense l'avoir lu récemment dans un journal.
- <sup>336</sup> *maous*, l'étymologie par l'arabe me laisse très sceptique. Le mot que vous citez veut dire *bombé*, et *tordu*. Ni le son ni le sens ne correspondent, même si le sens *en érection* est attesté. Avez-vous à ce sujet un bon témoin? [EsnaultArg ne retiendra pas l'étymologie par l'arabe et considèrera l'origine du mot comme «non éclairée», perplexité reprise par le TLF.]
- <sup>339</sup> *poil-poil*. Voir les séries de Polytechnique: *époil*, *transpoil* et l'usuel *poilant*.
- <sup>341</sup> *marmite*. Je ne trouve pas *sac à charbon* dans votre livre, sauf erreur (voir mon c.-r. de Sainéan). Pour *marmite*, s'il est appliqué aux obus ennemis, c'est que la langue de la guerre est surtout celle de l'infanterie et que nos marmites sont rarement dans son cercle de vue. Dans mon sentiment intime étymologique, c'est le *contenant* qui explique le mot: objet en fonte comme une cocote, noir, creux. Rapprocher de boîte de singe et penser aux bombes plus ou moins sérieuses en boîtes à sardines et votre bouteillon, p. 394. [*sac à charbon* figure bien dans EsnaultPoilu, 78.]
- [f. 26] <sup>343</sup> Mon commandant E.M. disait *marmiter une lettre, un rapport*, y faire quantité de corrections; *chaudron* est pour moi, *sac à charbon* plutôt pour vous. [*marmiter* sera repris dans EsnaultMétPoilu: «*marmiter* (un rapport, une lettre) y faire quantité de corrections, les massacrer, les cribler de biffures. Un commandant d'Etat-Major à l'armée d'Orient, -18».]
- <sup>346</sup> *marouille*, cuisine roulante, à rajouter (fém.). [Repris dans EsnaultArg.]
- <sup>351</sup> *menteur*. Le Petit menteur, Petit parisien ou Petit journal, indif[f]éremment, je ne sais.
- <sup>352</sup> *métallurgie*. À partir de -16 [= 1916] au moins, autant de cuivre que d'aluminium.
- <sup>352</sup> *métro*. Il y avait officiellement les *abris-métros* à l'air libre ou à faible revêtement, formé de toles [*sic*] ondulées, en quart de cercle, s'affrontant deux par deux. Ce qui ne veut pas dire que des abris-tunnels souterrains n'aient pas porté le même nom. [EsnaultMétPoilu reprend cette définition et ajoute: «Appellation officielle ou semi officielle, 90<sup>e</sup> inf. et Génie. Voir *Manuel du chef de section*, janvier 1918, p. 291, 292».]

- <sup>352</sup> *miaule*. Mot de chasseurs (alpins), comme il ressort de vos citations.
- [f. 27] <sup>354</sup> *minèn*. Je n'ai jamais vu écrit *minène*; j'avais orthographié ainsi pour qu'il n'y ait aucune équivoque sur la prononciation. A vrai dire, ignorant le mot la première fois qu'il a été prononcé devant moi, j'avais entendu *minette*. Après tout, peut-être avais-je bien entendu; c'était d'un permissionnaire éméché. Depuis j'ai réentendu *minèn*, et non pas seulement de gradés.
- <sup>354</sup> *minèr* me paraît n'avoir rien à faire avec *minenwerfer*, mais être issu directement de *minèn* par double tendance à la dissimilation et à l'élimination de finale rare. Je ne le connais que par vous.
- <sup>355</sup> *mitraille*. Usuel au 90<sup>e</sup>, me semble employé un peu partout.
- <sup>356</sup> *mobilisé*. S'il est général, n'est pas universel, je ne le connaissais pas. D'où je doute que *se mobiliser* de D[auzat] en soit provenu. On comprendrait *je me mobilise* = je m'en vais (me cacher).
- <sup>361</sup> *bas jaune*. C'est décider vite ? *jaune* n'aurait pas fait fortune sans l'opposition *rouge*, sans la *couleur cocu*, etc. [Voir, par exemple, M. Tournier, «Les jaunes: un mot-fantasma à la fin du 19<sup>e</sup> siècle», dans *Des mots sur la grève. Problèmes d'étymologie sociale*, Lyon, ENS Éditions, 2002, 181-205 (1<sup>re</sup> version, 1984).]
- <sup>363</sup> *moulin à café* ≠ par conséquent pas universel.
- <sup>367</sup> *multiple* n'est-il pas admis officiellement dans les P.T.T. [Sens attesté en 1905 dans TLF.]
- <sup>367</sup> *faire le mur* doit être ancien; vous pouvez le reculer au moins jusqu'à 1902 (39<sup>e</sup> RI). [EsnaultArg retiendra 1903 d'après la date des années de service militaire de Cohen, 1902-1903]
- <sup>368</sup> *nager*. À côté de *savoir nager* (comme aussi au 90<sup>e</sup>), il y a *nager* "être embarrassé, ne pas s'y retrouver" (usuel au moins au 90<sup>e</sup>; me semble quasi général). [EsnaultArg «pop., 1916».]
- <sup>370</sup> *niquer*. Il faudrait dire qu'il s'agit d'un mot arabe *yinīk* "il baise". J'avais toujours cru entendre *nik nik la goufa*. J'avais tort: *koufa* signifie en arabe algérien une grande jarre. [EsnaultArg et *infra* <sup>437</sup>.]
- <sup>371</sup> *biter* à Polytechnique depuis 1905 au moins. [Date reprise dans EsnaultArg.]
- [f. 28] <sup>372</sup> *à la noix*. Vous n'expliquez pas, il me semble, et vous supprimez *noix de coco*: le fruit était bien connu à Paris avant la guerre. Peut-être des réclames de camelots pour ce fruit exotique mais fade ont-ils [*sic*] fait naître le *boniment à la noix de coco*, d'où le reste; voir aussi p. 391. [*à la noix* est attesté dans Bruant 1901 (TLF); *à la noix de coco*, en 1878 dans un sens indécidable, mais peut-être ludique («Potage Littré», – serait-ce un potage à la noix de coco ?», *Le Gaulois*, 26 février, 1); en 1912 («Monte-Cristo», pièce bâtie sur un vieux fond de cléricisme bête: [...] on nous fait de la vertu à la noix de coco», *Le Combat*, 5 octobre, 2); *à la noix de coco* est sans doute une amplification de *à la noix*, à une époque où les recettes «à la noix de coco» semblent avoir particulièrement abondé.]
- <sup>373</sup> *nouba*. Ajouter *fourbi arabe*, qui est peut-être l'origine de *motif arabe*, etc. (dès 1902 au 35<sup>e</sup>, je crois me rappeler). [En marge, pour indiquer l'incertitude du mot sur lequel

porte la datation: *nouba* ou *arabe*; *fourbi arabe* est attesté en ce sens en 1912 dans S. Basset, « Vive la France », *Le Petit Journal*, 4 août, 2: « – [...] On a ici un travail du diable, un vrai fourbi arabe, comme on dit chez nous, et il me laisse tout seul à me débrouiller » et en 1916 (Barbusse dans FRANTEXT.)]

<sup>374</sup> *nouveau-né* ≠

<sup>375</sup> *s'occuper*. Je me demande si le sens positif ne vient pas du sens négatif; d'abord *t'occupe pas*?

<sup>379</sup> *pain à cacheter*. Vous sous-entendez la plaisanterie: nommer le lourd par le léger et le dangereux par l'inoffensif.

<sup>384</sup> *paprika*, poivron, général aux Balkans; d'où probablement est venu *bavons dans l'Paprika*.

<sup>384</sup> l. 9 fin, lire *ohne*.

<sup>385</sup> *paquebot* ≠

<sup>386</sup> *pas mûres*. Parisien usuel, *il en est vert, je la trouve mauve*. Ça a plus ou moins de rapport, mais je le cite pendant que j'y pense. [EsnaultArg.]

*haricot, courir sur le haricot* est-il synonyme d'*os*? [EsnaultArg indique « Métaphore qui évoque le morpion », ce qui laisse penser que, dans cette locution, *haricot* = *os* = *pénis*.]

[f. 29] <sup>387</sup> *pastis* m'était inconnu (125<sup>e</sup>, 90<sup>e</sup>), je l'ai entendu pour la première fois au débarqué en Orient.

<sup>391</sup> *noix*, à reporter sur *boniment à la noix*. [Deux points d'interrogation ont été ajoutés dans la marge; voir *supra* <sup>372</sup>.]

<sup>392</sup> *ped de chou* signifie spécialement *berrichon* si je ne me trompe.

<sup>392</sup> *patte de mouche*. N'avez-vous que ce texte écrit? Dans ce cas je l'interpréteraï comme édition pour les familles de *à la pine de mouche* (en tout cas il doit y en avoir un souvenir). Au 39<sup>e</sup> en 1902, *astiquer à la pine de mouche* = très bien; d'où *à la pine de mouche à miel*, *à la pine de hanneton* et l'adjectif *piné* = chic. [Première attestation de *à la pine de mouche* "méticuleusement, minutieusement", par rapport aux données de BernetRézeau 2010 (ex. de 1936 à 2009); *piné* "bien fait, réussi" est daté de 1957 dans ColinArgot 1990.]

<sup>395</sup> *peau de bouc*. En précision et confirmation d'une rectification que je vous ai donné[e], la scie de la classe 16 (125<sup>e</sup>) était *enfilez peau de bouc, 4<sup>e</sup> couleur*.

<sup>395</sup> *P.c.* =

<sup>397</sup> *pékin. ñakoué* a des développements de sens analogues. [*en marge*: à préciser].

<sup>398</sup> *scrapnell* Spécifier s'il s'agit de haricots ou pois *mal cuits* (au 90<sup>e</sup>). [DauzatArgGuerre retiendra ce sème: *shrapnells* "haricots mal cuits".]

<sup>399</sup> *pépère* A. Sens me semble-t-il plus représenté que vous ne le dites. B. Je ne vous suis pas pour Zénon et Epicure, je dirais en tête *à l'aise* au lieu de *calme*. Il y aurait lieu de mentionner qu'à l'arrière certains se sont imaginés que l'avant appelait *pépères* les territoriaux. Voir la lithographie *Le Pépère* de Naudin, qui a été lui-même territorial au front. [EsnaultArg écrira "confortable, tranquille, de tout repos"; la lithographie de Bernard Naudin, *Le Pépère*, date de 1916; v. encore *infra* Lettre n° 6, p. 5.]

- [f. 30] <sup>403</sup> «un *perco* est un *tuyau*, rien de plus, d'abord». Je m'inscris en faux: le percolateur est un trop gros et trop court cylindre pour être dénommé tuyau, s'il n'y avait pas le *rapport de cuisiniers*.
- <sup>407</sup> *pétasse* = putain, m'était connu de toujours, comme d'un de mes frères, passé par plusieurs régiments. [Depuis 1878, TLF.]
- <sup>407</sup> *pétasson*. -asse me paraît exprimer le mépris sans rapetissement (*pétasse*), peut-être même un sens collectif quasi augmentatif dans *la caillasse*. D'autre part, -on (italien -one) est augmentatif. [M.C. se montre réticent vis-à-vis de l'explication de Esnault qui voit ici un «rapetissement de l'objet [un canon, en l'occurrence] par mépris»; sur les valeurs contradictoires du suffixe -on, voir TLF.]
- <sup>409</sup> *gaz*. L'extension de *gaz* = *pétrole* serait intéressante à connaître. A explorer en Algérie, notamment, passé en arabe. A Poitiers, *gaz* = essence à bruler [*sic*]. [Ce dernier sens manque à FEW 2, 622b, CHAOS; voir SefcoSuppl, qui relève *gaz* «pétrole lampant ou essence vendue en bouteille pour la lampe dite Pigeon» dans la Charente et les Deux-Sèvres.]
- <sup>410</sup> *phoniste* ≠
- <sup>411</sup> *fromgom*. Je connais *frogom*. [Cette dernière forme figurera dans EsnaultArg.]
- <sup>412</sup> *piéd*. Peu ou pas employé au 90<sup>e</sup> en campagne. Il y aurait à rappeler tout de même votre p. 392, mélanges variés dans la cervelle du sujet parlé; *engueuler comme un piéd* veut dire originairement comme on engueule un piéd, ou comme un piéd engueule? [*engueuler comme un piéd* est absent de FRANTEXT et de TLF; dans les dictionnaires consultés *comme un piéd* est défini «très mal, maladroitement» (ce qui convient à *jouer, s'y prendre, travailler, etc.*, mais non à *engueuler*). On peut comprendre ici *piéd* «imbécile, sot»; la locution est attestée dep. 1887 (Courteline).]
- <sup>415</sup> *piétiner*. Je crois que vous omettez le terme essentiel *piétiner les plates-bandes*, d'où je doute que *bégonia* = jambe. *Une plate-bande de bégonias*? [À rapprocher aussi de DauzatArgGuerre *piétiner la bordure*.]
- [f. 31] <sup>416</sup> *pif* < *pive* n'est pas un prononcé rapide, mais dialectal. [EsnaultArg n'a pas retenu cette explication, qui ne semble pas fondée.]
- <sup>420</sup> *pinarder*. Je l'ai entendu au 90<sup>e</sup>. [EsnaultPoilu, 420, qualifiait le mot de «monax», i.e. usuel à un seul parlant.]
- <sup>423</sup> *pisser*. Je ne comprends pas *se montrer désagréable*, mais *paraître désagréable*. *Il a chié dans mes bottes* je l'ai dans le nez à cause de telle ou telle chose.
- <sup>426</sup> *aux pluches*. Puisque c'est inventé en temps de paix, il faut penser à la corvée quotidienne des patates et du malheureux qui est envoyé aux *pelures*, ou aux *pluches*.
- <sup>426</sup> *poil* voir *patte de mouche*. [Voir *supra* <sup>392</sup>.]
- <sup>427</sup> *poilu* 2<sup>e</sup>. Il y aurait lieu, je crois, de dire nettement que ce sens est venu de l'arrière.
- <sup>429</sup> *poi(l) poil* est à mettre en relation avec *se poiler*. [Robert y voit une «forme hypocoristique», le TLF, une «variante, par redoublement expressif, de *au poil*»; cf. aussi «Trou du cul poil poil (*bis*) Trou du cul poil poil partout», passage d'une chanson paillardes bien connue alors chez les carabins et dans les casernes (voir P. Enckell, *Anthologie des chansons paillardes*, Paris, Balland, 2012, 685 *sqq*). On lit des passages de cette chanson dans G. Apollinaire, «Anecdotes», *Œuvres complètes*,

éd. M. Decaudin, Paris, A. Balland et J. Lecat, 1966, t. 2, 462 [1915] et dans André Pézard, *Nous autres à Vauquois*, Paris, La Table Ronde, 2016, 183 [1917].]

<sup>434</sup> *être dans les choux*. Dans l'aéronautique, avant la guerre, c'est bien réellement tomber dans un champ de choux, ou autre chose. [Ce sens "faire un atterrissage de fortune" manque dans EsnaultArg, FRANTEXT, TLF et FEW.]

<sup>436</sup> *popotier*. Usuel et général, celui qui dirige une popote (tient les comptes, etc.). [Attesté en 1871 («l'abbé Testory [...] pourvoyant, comme aumônier et comme popotier, à la nourriture de l'âme et du corps de ces messieurs», *Le Figaro*, 4 janvier, 1); 1872 («Nos médecins avaient voulu m'offrir de m'associer à leur *popote*. [...] Les soins d'un / aide-major imberbe, auquel étaient incombées, en sa qualité de plus jeune, les fonctions de *popotier*, avaient réuni ce jour-là un poulet froid et un saucisson de Lyon» Abbé de Meissas, *Journal d'un aumônier militaire*, Paris, C. Douniol et C<sup>ie</sup>, 143-144). — EsnaultArg (1908); Ø EsnaultPoilu; FRANTEXT (1960, R. Gary); TLF (non daté; ex. de 1944); Déchelette 1918; Ø FEW 17, 286b, SUPPA.]

<sup>437</sup> *pot*. Confirmé par le sens de *koufa* dans *nik nik la koufa*. [Voir *supra* <sup>370</sup>.]

<sup>438</sup> *pot de chambre* ≠ (au moins pas usuel)

<sup>439</sup> *poteau-frontière* ≠

[f. 32] <sup>439</sup> *pou gris* ≠ *bavarois* ≠ *poupée* ≠

<sup>440</sup> *se propager* = se balader (Dorgelès, *Croix de bois*, extr. dans *Humanité* 6/6/19). [Première attestation de ce sens par rapport aux sources consultées. Le texte de Dorgelès se lit aussi dans FRANTEXT «– [...] Qui c'est qui veut se propager dans Paname avec des grolles de Boche ?»; Ø EsnaultArg, TLF; aj. à FEW 8, 448a, PROPAGO.]

<sup>442</sup> *de queue*. Serait peut-être à revoir. Il me semble que l'on oriente les appareils même de bons pilotes pour certains départs dans le vent.

<sup>446</sup> *rabioter* à côté de *rabioteur* (malhonnête); il me semble au 90°. [TLF; EsnaultArg s.v. *rabiauter* ne donne pas ce sens.]

<sup>447</sup> *raide* = fusil ≠

<sup>448</sup> *ramdam*. Il y aurait lieu de bien expliquer que le jeune [sic] ne dure chaque jour que tant que le soleil est présent. La nuit est toute aux réjouissances (souper de l'heure du matin).

<sup>449</sup> Je ne sais où j'ai lu ou entendu *le rondidi du radada*, je ne me rappelle pas dans quel sens. [Il convient sans doute de rectifier et de lire *le rondibé du radada*; cf. la chanson «Le Zipholo» (1907), dans M. Pénet, *Mémoire de la chanson. 1 100 chansons du Moyen-Age à 1919*, Paris, Omnibus, 1056.]

<sup>451</sup> *rapide d'Asie*. Ceci ou *malle d'Asie* (??) se disait aussi à terre aux Dardanelles, j'ai un témoin du Génie.

<sup>453</sup> *rat* ≠ Illustration de son inexistence, la conversation au téléphone: «– Un rat a mangé le chocolat. – Un quoi ? – Un rat. – Comprends pas. – Un R.A.T. – Ah bon ! foutez-le dedans !» [Comme l'indiquait EsnaultPoilu, «le calembour [*rat* "animal" et "homme de la Réserve de l'Armée Territoriale"] n'a d'ailleurs, à ma connaissance, qu'un succès d'estime».]

<sup>453</sup> D'autre part, quand je suis allé en Orient, je croyais être à l'*afo*, mais j'ai su en y étant pour de bon qu'on disait toujours *a-effé-o*. [Voir déjà *supra* <sup>203</sup>.]

- [f. 33] <sup>454</sup> *réaliser*. Se dit en dehors du zinc. Mon commandant d'E.M. disait *je me suis réalisé, ils m'ont réalisé; réalisé*. Un camarade du même bureau disait *il est fabriqué, je suis complètement fabriqué*. Par conséquent, rien des valeurs réalisées, c'est l'idée de *faire* parallèlement à celle de *avoir*. Voir en argot des malfaiteurs *être fait = être possédé* (pris), en français usuel, *refait, rendu*, à comparer pour le jeu des idées. Et voir *rectifier*. [M.C. indique à G.E. un autre sens, qui sera retenu dans EsnaultArg (avec la définition "abrutir", qu'on peut estimer réductrice, et l'ex. *Ils m'ont réalisé!* (un commandant d'état-major, 1918) et une meilleure étymologie, qui y sera plus ou moins retenue). Pour *fabriqué*, v. EsnaultArg.]
- <sup>456</sup> *relève*. Vous connaissez *la relève par les brancardiers*. [Non retrouvé dans les sources consultées au sens qu'il doit avoir ici, par euphémisme, de "blessure" ou "mort".]
- <sup>463</sup> *replier*. Bien avant la guerre, *je me replie en bon ordre*. [Au sens de "partir, s'en aller" (hors contexte militaire), la locution est attestée par exemple en 1871: «Je suis ce conseil et me replie en bon ordre vers Viroflay» A. d'Aunay, *Les Prussiens en France*, Paris, 6.)]
- <sup>463</sup> *requin* = R-qu/atre.
- <sup>466</sup> *être de la revue*. J'ai l'impression qu'on dit aussi des objets qu'ils sont de la revue, c'est-à-dire qu'on les reverra une autre fois. D'autre part, chacun sait qu'une revue de général a généralement pour conséquence un fort retard dans l'heure de la soupe. [Ni EsnaultArg ni le TLF n'ont repris cet emploi, qui semble pourtant bien appartenir à l'usage; en voici un exemple, pratiquement contemporain de la remarque de M.C.: «[...] et voici que la revue du 14 juillet, qui faisait recette, fait relâche. / La revue est... de la revue», *Comœdia*, 14 juillet 1921, 1.]
- <sup>468</sup> *Rimailho*. *viande protégée* était le terme officielle [*sic*] pour cette viande protégée par un enrobement de gelée armée de gaze. [Attesté en 1914 dans Rézeau, à paraître). — DauzatArgotGuerre; emplois absents de FRANTEXT et de TLF; Ø FEW 11, 107, SALSICIUS.]
- <sup>471</sup> *Rosalie* ne se disait pas au 90<sup>e</sup>, ni au 125<sup>e</sup>. Au 125<sup>e</sup> dépôt, la classe 16 apprenait la chanson de Botrel mais n'usait pas du mot.
- [f. 34] <sup>472</sup> *rouffionner*. J'ai toujours entendu et dit *faire un roupillon, roupiller; rouffionner* me gêne. [Ce verbe est pourtant déjà attesté en 1897 («faut bien qu'ils briffent et qu'ils trouvent un pieu pour rouffionner», *L'Auto-vélo*, 26 décembre, 2).]
- <sup>477</sup> *russe*. Je vous l'ai signalé dans la cavalerie, je crois. Ça doit être ancien. Il faudrait demander à des St-Cyriens. [Enregistré, au sens de "nouvelle recrue", dans EsnaultArg, où il est daté «1916».]
- <sup>478</sup> *sac à viande*. Général? Dès 1902 au 39<sup>e</sup> et sans doute bien plus ancien. [Attesté en 1900 («la fenêtre [d'une cellule de prison militaire] en était grillée et le couchage réduit à la paille, au sac à viande et à la couverture», *Le Rappel*, 26 septembre, 4); TLF (1908).]
- <sup>480</sup> *salopette*. Des salopettes, terme technique, ont été un moment en usage au front. Ce n'est pas de la langue militaire.
- <sup>483</sup> *schloff*. D'où vient cet emprunt à l'allemand dialectal? Il me semble l'avoir entendu. [C'est M.C. qui précise «allemand dialectal», alors que G.E. n'indiquait aucune étymologie, ce qu'il corrigera dans EsnaultArg.]

- 484 *scrapnel* ≠
- 486 *à la ripée* ≠
- 488 *sévère* [dans *pertes sévères*] me semble anglais. [C'est l'étymologie retenue par le TLF.]
- 489 *sous-évaluer* français tout simplement (technique).
- 490 *sidi*. Pas d'idée de soumission; seulement fréquence du mot; comme le Français est appelé *dis donc* en Algérie et aux Balkans. Les *sidi* avant la guerre étaient surtout les marchands de tapis kabyles.
- 492 *soldu* ≠
- 495 *souasoua*. En arabe même veut dire: c'est bien, bien comme ça; *souin-souin*, francisation de la finale; *tsoin-tsoin*, imitation d'orchestre.
- [f. 35] 506 *tango*. La couleur tango a été à la mode dans les étoffes de femme. [Attesté comme nom de couleur dep. 1914, TLF.]
- 507 *bas, skier* est usité. [Dep. 1896, TLF.]
- 510 *tatane* ≠
- 512 *-taü*. Voir *ouï* à Polytechnique, *foü* = fou [Cohen 1908.]
- 513 *télé, téléphonard* ≠ *phonard* ≠
- 514 *téléphoner* me paraît abrégé de *téléphoner à Guillaume*, qui lui-même est rajeuni de *écrire à Bismarck*. [G.E. proposait de considérer *téléphoner à Guillaume* comme une expansion de *téléphoner*.]
- 514 *terri, terrible* = territorial. Entendu d'un ami réserviste, officier au 66<sup>e</sup>; je ne suis pas sûr qu'il ne le disait pas avant la guerre; voir votre p. 563.
- 515 *joffre, charles-humbert*. Emploi? [Voir Esnault-Poilu, 139 *charles-humbert* et 202 *joffre*.]
- 515 *lâcher les petits chiens, les renards* = lancer des fusées 90<sup>e</sup>, 1917 [*en marge*:?] [*fusée* "vomissement" est attesté dep. 1709, TLF; mais remotivation possible dans le contexte de la guerre.]
- 516 *se tiser* ≠
- 515 *Tiperary* ne s'est pas présenté dans votre enquête? [*Tipperary* est un air de music-hall écrit par Jack Judge et Harry Williams en 1912. Chanté sur le sol français par les troupes britanniques dès août 1914, il fut l'un des airs à succès de la Première Guerre mondiale.]
- 519 *torpille*. En italien *silurato* = torpillé = limogé, remplacé plus tard par *cadornato*.
- 519 *toto* me semble généralisé.
- 530 Vous n'avez-donc pas rencontré *évacuite*? Il me semble que je pense le situer au 90<sup>e</sup> avec l'impression de l'avoir entendu aussi bien ailleurs; en revanche, j'ignorais le type *cutsite*; ajouter *évacuite aigue* [*sic*], *flemmite aigue* [*sic*]. [*évacuite (aiguë)* n'a pas été retrouvé à date antérieure dans les sources consultées; *flemmite aiguë* est attesté en 1893 («les chaleurs vraiment "caniculantes" du mois d'août ont donné naissance à une grave épidémie de "flemmite aiguë"» G. Decail, «Chronique blagueuse», *Le Cyclamen*, 347).]

- [f. 36] <sup>530</sup> *tréteau*. Répandu dans la cavalerie, *mauvais* cheval, doit être ancien. [TLF, 1893, d'après EsnaultArg.]
- <sup>535</sup> *valdingue* ≠
- <sup>536</sup> *vaseux*. Antérieur à la guerre, notamment à Polytechnique. [Cohen 1908; TLF (*ca* 1883, d'après EsnaultArg).]
- <sup>537</sup> *verni*. 125° et, je crois, 90°. J'ai entendu dire, si je ne me trompe, *verni pour les balles*. Il y aurait p.ê. une arrière idée de couche sur laquelle *glissent* les mauvaises choses. [Non retrouvé dans les sources consultées.]
- <sup>540</sup> *ciblot* ≠
- <sup>541</sup> *village nègre*. Le secteur sud d'Ailles (chemin des Dames) en 1917 en avait un.
- <sup>542</sup> 22 = chiche! 90°, je crois, et 125°. *Dis 22!* = Défie-moi, tu verras que je le ferai. *Dis chiche!* au 39° (1902). [Repris dans EsnaultArg: «*Vingt-deux? Chiche? (sold. vendéens, 1902)*».]
- <sup>544</sup> *Vosgien*. Au 39° (1902) s'appelait *ours*. [Il s'agit de dénominations du lard.]
- <sup>547</sup> *zob*. Ar. *zeb*, *zobb* [le *o* est surmonté d'un signe marquant la brièveté] = vit; *zebbi* = mon vit.
- <sup>547</sup> *zigomar*. L'ai entendu (réservistes officiers à l'E.M. de l'AFO), au sens de *vit* = Jean Chouart. [Ce sens n'a pas été retrouvé à date antérieure dans les sources consultées.]
- <sup>549</sup> *zigzig*. Usuel aux Balkans, employé par jeunes macquereaux [*sic*] et putains indigènes. [À l'appui de cette indication: «ces pauvres gosses font de la publicité pour les bordels de Salonique [...]. Ils disent cela dans une sorte de charabia international qui nous amuse fort; exemple: "Margarit zig-zig bôcoup boûn bienne joui", etc» (*Lettre de poilu*, 1917, dans Rézeau, à paraître).]
- [f. 37] <sup>549</sup> *zim boum*. Le 105 autrichien est-il en question? Il y avait le 130 allemand qui, paraît-il, était souvent en action alors que nous accusions le 88.
- <sup>563</sup> lire *pose des coups!*?
- <sup>574</sup> *der ist Krieg*. Il me semble que ce serait *es ist Krieg*, *das ist Krieg*, mais que c'est en réalité *Krieg ist Krieg*, donc le mot doit être français. Et *penses-tu qu'on aura la guerre?* [(i) EsnaultMét 345 corrigera: «*Das ist der krieg*» (mais au vrai, le dicton est *Krieg ist Krieg*)». (ii) *penses-tu qu'on aura la guerre?*, qui semble avoir été une scie, est relevé le 25 novembre 1914 par Lucien Descaves, dans *Le Journal*, 1; au fil des années de guerre, elle a dû prendre le sens "occupe-toi de ce qui te regarde", comme le suggère *La Baïonnette*, 29 novembre 1917, 754; v. encore A. Arnoux, «Le Cabaret», *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> avril 1918, 37: «[...] la plaisanterie traditionnelle, héroïque défi au sens commun: "Penses-tu que nous aurons la guerre?"».]
- <sup>575</sup> *N'allez pas là-bas*. (prononcé sans suspension) m'a été révélé au dépôt du 10<sup>e</sup> RI, à Auxonne, ainsi qu'à tous (ou presque tous) ceux qui y passaient; ne le disaient pas à l'arrivée, le disaient en partant et ne disaient que ça tout le long du trajet d'Auxonne à Itéa [port grec] et au-delà. Explication locale: une des compagnies du dépôt se trouvant dans un village près d'Auxonne où il y avait un petit couvent ou école de filles, un adjudant était constamment occupé à en détourner les hommes par le cri en question (septembre 1917). Se répandait peu à peu en Orient en 1918. [Cf. AD Finistère, 111 J 484, Paul Charpentier, lettre à Esnault, 1<sup>er</sup> octobre 1918, 4<sup>e</sup> zouaves,



2<sup>e</sup> mixte, 13<sup>e</sup> tirailleurs algériens: «*N'allez pas là-bas*, ce dernier souvent suivi de *Prenez le boyau!*».]

<sup>586</sup> *falot*. J'ai aussi l'impression que c'est singulier.

[f. 38] <sup>587</sup> *frigousse*. Provisoirement je ne retrouve en arabe qu'un *qoşş* (*gøşş*) poitrine. [Étymologie peu convaincante dans EsnaultArg s.v. *figouss*.]

<sup>588</sup> *gros légumier*. une légume, à mettre dans la série des féminins qui ne commencent pas par une voyelle. «Un caporal c'est une légume, / ça boit, ça pète, ça chie, ça fume». [Début des paroles mises sur la sonnerie de la breloque, qui se poursuivent ainsi: «... Ça sait même pas signer son nom / C'est bête comme un cochon / Caporal con, caporal con, caporal con».]

<sup>589</sup> *les huiles* (être dans les huiles), *v'là les huiles!* (90<sup>e</sup>). Fantaisie d'un de mes frères: les généraux et leurs états-majors: *les huiles lourdes et les huiles rampantes*. [*huiles lourdes*, DauzatArgGuerre.]

<sup>589</sup> *boyal*, etc. Voir à Polytechnique. [Cohen 1908.]

<sup>590</sup> *faire un jus sur*, rédiger par écrit ou oralement quelque chose sur. Style d'école et d'E.M. [Dep. 1908, EsnaultArg.]

[f. 39] **Suppléments (1)**

*gaufre*. Pour moi (sentiment intime) est un synonyme de *bâfre*. Je vois aujourd'hui *Humanité* (7 juillet, «Un caractère»), que mon ami l'écrivain Jean-Richard Bloch dit *ramasser une gaufre* = ramasser une blessure (à la tête). [*bâfre* "gifle" (FEW 1, 203a, \*BAFF-). *L'Humanité*, 7 juillet 1919, 2: «[...] Verdun, où je ramassai d'emblée la belle gaufre [*sic*] qui me met la figure de travers». — Attesté en 1898 au sens de "faire une chute (de bicyclette)" («L'Académie, qui poursuit sans relâche la rédaction du dictionnaire de l'usage, sait-elle que, pour le monde cycliste, la pelle est désormais démodée. On dit: ramasser une gaufre», *Supplément du Journal de la jeunesse* n° 1355, 2).]

*chercher* est-il ancien dans le sens: *sergent vous me cherchez* = vous cherchez une occasion de me punir. [Dep. 1776, EsnaultArg; 1883, TLF.]

Au Génie (E.M. [= État-Major]) de l'AFO et, il me semble, un peu ailleurs, on disait: *en quantité commerciale* = beaucoup; *en quantité industrielle* = énormément, *des prisonniers en quantité industrielle* (1918). [Ces deux loc. sont absentes, au sg. comme au pl., de TLF; au sens figuré, elles n'ont pas été retrouvées à date antérieure dans les sources consultées.]

*chenille*. J'ai enquêté auprès de mes frères, l'un aéronaute, l'autre fantassin passé finalement dans l'aviation. Il semble bien qu'il ait existé: 1° des fusées chenilles, à balles lumineuses; 2° des petits projectiles incendiaires, lancés par un petit canon (?) à répétition, contre les dirigeables ou avions; leur succession donnait l'aspect chenille. Les aviateurs les craignaient et les appelaient *chenilles*. [Précisé dans EsnaultMét 345: «en balistique deux chenilles: A (française), Fusée signal, montant à 100 m., où s'allument sept godets espacés sur une ficelle de 2 m.; B (française et allemande), Succession de projectiles incendiaires contre avion, montant à tir rapide jusqu'à 1.500 m., mais ne faisant chapelet, durant leur incandescence, qu'aux yeux».]

[f. 40]

**Suppléments (2)**

*charrier*. Je trouve dans les *Croix de bois* de Dorgelès, *ils ne vont pas nous laisser en rade* (= en plan) *sans charre*. [Dep. 1901, EsnaultArg et TLF.]

*jusqu'au bout-iste*. Usage de *-iste*. [Dep. 1917, TLF.]

*trace!* dépêche-toi. Entendu d'un marin breton, 1919. [Dep. 1893, TLF.]

*trois-pattes*, auxiliaire, Auxerre, dépôt du 4<sup>e</sup> (1915). (Avez-vous connu les gens mal guéris qui prolongeaient leur convalescence penchés sur un bâton?). [Non retrouvé en ce sens à date antérieure dans les sources consultées; absent de FRANTEXT, TLF et FEW 8, 30a, PATT-.]

*les métros*, les employés du métro (*Humanité*, 2/6/19). Si ça peut vous servir pour quelque référence. [En p. 2 du journal: «Nos métros sont convaincus au plus profond d'eux-mêmes qu'en dehors de leurs propres actions, ils n'obtiendront rien de tangible, rien de sérieux, rien de définitif». Cet emploi métonymique est absent de TLF.]

*Pinard est mort: la dernière balle l'a tué* serait usuel maintenant d'après *Humanité* 1.6.19. [En p. 2: «Le pain est moisi, les légumes sont rares et ne valent guère mieux. Si encore on avait du vin! [...] on entend un peu partout la phrase déjà fameuse: "Pinard est mort, la dernière balle l'a tué."». On n'a pas trouvé d'autres attestations.]

*alerter*. J'ai surtout des souvenirs d'E.M. [= État-Major] *alertez-le par téléphone*. On peut dire *alertez-le sur cette question*. [Dep. 1922, Giraudoux, TLF, d'après FRANTEXT.]

[f. 41]

**Suppléments (3)**

Connaissez-vous *la cavalerie du Portugal!*? *la bête montée sur l'animal* (125<sup>e</sup>, 90<sup>e</sup>). (*il a la fièvre grise, les poils du cul qui se défrisent!* m'était inconnu, m'est signalé comme usuel en divers corps par mon cousin, notre confrère Jules Bloch; mais il *ignorait la cavalerie du Portugal*. [Jules Bloch (1880-1953), indianiste, professeur au Collège de France. — La première locution, peut-être synonyme de *la bête à deux dos*, n'a pas été retrouvée dans les sources consultées. Quant à *la fièvre grise...*, elle est attestée à un mot près (par euphémisme) en 1910 «(j'ai [...] attrapé la fièvre grise. Also! vous devez vous dire, quoi cé ça la fièvre grise? Allé saouar, le médecin [...] y dit que cé les poils du... menton qui se défrise [sic]», *Papa-Louette (Alger)*, 6 novembre, 2); comme son symétrique *la pécole et les poils du cul qui se décollent*, il s'agit d'une maladie (vénérienne).]

*sinécure*. *C'est toute une sinécure d'enfiler ça* (officier du 90<sup>e</sup>, 1917). *Il examine les boutons, il s'arrête à des sinécures pareilles* (lettre de soldat, 1918). [Ø TLF; FEW 19, 113b, SINECURE: Mâcon 1926.]

Au 90<sup>e</sup>, les poux sont gros comme des grains de blé, les lièvres sont gros comme des petits chiens, les rats sont gros comme des lapins. Le cheval bien soigné a le poil fin comme une souris.

[f. 42]

**Suppléments (4)**

*Lois de l'argot*

p. 165 suffixe *-bin* comme dans d'autres mots argotiques. Lesquels? [Cette référence et les deux suivantes renvoient à la *Revue de philologie française* 27 (1913).]

p. 166 est-ce décidément *fayot* ou *paillot*?

p. 173 sporadiquement (je n'ai pas de localisation exacte) *bouic* = bordel (usage parlé).

p. 213 *s* sonore. Dire: *s* prononcé ou sonant [sic] à la rigueur, *s* sonore, c'est *z*. [Il s'agit ici de la *Revue de philologie française* 24 (1914).] Même observation pour *Le Poilu*, passim.

### Lettre n° 6

M. Cohen est donc parti en vacances (studieuses), comme il l'annonçait à Esnault au début de la Lettre n° 5, et dans les Côtes-du-Nord (aujourd'hui Côtes-d'Armor), selon son intention. C'est de son lieu de séjour, Saint-Michel-en-Grève, qu'il répond à Esnault; l'«Hôtel des voyageurs du Lion d'or», n'est plus qu'un souvenir, il est aujourd'hui une propriété privée, rue de la Côte des bruyères.

[f. 1] Hôtel du Lion d'or. Saint-Michel-en-Grève  
22.7.[19]19

Cher monsieur, J'ai reçu vos lettres du 11 et du 13, en cette excellente petite plage, alors que j'étais fort occupé à rédiger quelque chose à propos de votre livre, pour notre *Bulletin*. J'arrive maintenant à vous écrire.

Avant de reprendre votre lettre, quelques nouvelles fiches sans suite.

Juillet 1919. *j'allais rebiffer à...*, j'allais recommencer à... (un démobilisé parisien).  
[Attesté en 1846, EsnaultArg.]

Je crois avoir entendu *battard*, officier, à la caserne de Hourcins (devant chez moi, à Paris), paiement des primes, sous toutes réserves. [?]

Entendu certainement *offichier*, mais ne sais si intentionnel. [Non retrouvé dans les sources consultées, hors coquilles ou imitations de l'accent auvergnat.]

*frichti* sur *fricot*, comme *fourbi* sur *fourniment*: faux mot arabe? [Non; il s'agit d'un emprunt à l'alsacien, v. EsnaultArg et TLF.]

*alerter* n'est pas dans HDT. De quand date-t-il? [Voir ici *supra*, *Suppléments* (2).]

Vous ai-je dit qu'au 39<sup>e</sup> (1902), *attiger* était seul usuel au sens de *aller fort*, *chérer*, etc.

<sup>438</sup> *obus* = pot de fleurs. Contre toute apparence, vu vos rapprochements, n'est sans doute pas une métaphore de forme: à Paris quand il fait grand vent *on reçoit sur la tête*, outre les cheminées, *des pots de fleur[s]* des jardins suspendus. Voir notamment un dessin de Job dans *Histoire de France*, si je ne me trompe (*recevoir des pots de fleurs sur la tête*).

*amocher* ne vaudrait-il pas une petite explication, de forme? [Voir ici *supra* <sup>38</sup>.]

*tampon* = ordonnance, 39<sup>e</sup> (1902), à l'exclusion de *branleur*, sens obscène probable [ajout marginal de G.E.: de tampon? ou de *branleur*?], mais tout à fait tombé à l'inconscience. Le mot le plus général que je connaisse dans ce sens est: celui qui

fait le truc de. [EsnaultPoilu, 584, indique que *branleur* “ordonnance” «est, malgré une impression donnée dans D[auzat], tout à fait usuel au 40<sup>e</sup> art., en 1918».]  
*jardiner*, sans complément = *piétiner les bégonias*; vous l’ai-je donné? [Dep. 1865, EsnaultArg.]

[f. 2] *trouillard*. J’ai l’impression de l’avoir toujours connu à Paris. Au reste, je crois que vous pensez de même. [Avant 1756, TLF.]

<sup>483</sup> *schlass*. Je propose une suggestion, si l’on peut dire, sans y croire beaucoup: all. *schlaff* “mou (comme une chiffé)”; confusion graphique f/s et une image qui serait le contraire de *raide*. [Voir EsnaultArg et TLF.]

*fléchette*. Vous ai-je mentionné les fléchettes d’aéroplane en acier? Au concert Colonne, on envoyait des *flèches* en papier, jamais des fléchettes. [FRANTEXT (1916, Barbusse, repris dans TLF); FEW 15/2, 146a, \*FLIUKKA (dep. Lar 1922).]

-*iste* (usage de -): *jusqu’au boutiste*.

*à bloc*. Argot de Polytechnique 1919 = épatant, condensé de *rupiner à blanc* > *rupiner à bloc*. [ajout marginal de G.E. : de vissé à bloc?] [Voir EsnaultArg; TLF.]

< Dans vos *Lois de l’argot*, je crois que vous n’avez pas> annulé!

Je reprends maintenant vos lettres. Je ne réponds pas quand je n’ai qu’à enregistrer ou quand je maintiens mon opinion antérieure. Faites-en bien autant pour moi. Tous les points d’interrogation ne sont pas une demande de réponse.

Je voudrais bien que Bossard [= l’éditeur du *Dictionnaire*] en soit à vous demander une 2<sup>e</sup> édition. Jamais le *Mercur* ne pourra insérer toutes vos fiches, mais peut-être une revue plus savante vous donnera-t-elle la possibilité d’un futur tirage à part?

[f. 3] Pour vos signes de cheminots, penser aux anciens compagnonnages; voir Boneff, *Classe ouvrière* et \*Agricol Perdiguier (Lyonnais le juste). [Léon et Maurice Boneff, *La classe ouvrière. Les cheminots. I. Le train et la voie*, Villeneuve-St-Georges, Impr. coopérative ouvrière, s.d. et *La classe ouvrière. Les cheminots. II. Gares, ateliers, bureaux*, Paris, Éd. de la “Guerre sociale”, 1910; Agricol Perdiguier (*Avignonnais la Vertu* et non *Lyonnais le juste*). *Papillon, dit Lyonnais le Juste* est une comédie de Louis Bénére, créée en 1909. Par l’astérisque, M.C. veut sans doute indiquer qu’il n’est pas certain de sa référence.]

Je n’ai pas mes fiches avec moi, je vais essayer de vous répondre de mémoire. Là où je ne saurai pas, nous en reparlerons.

*Grenader un sous-marin*, un marin, sous-officier (si je ne me trompe) Fév. 1919. [DauzatArgGuerre et TLF; non retrouvé dans EsnaultPoilu 1919.]

*Relevé par les brancardiers* 90<sup>e</sup> je l’ai toujours compris comme *tué*. [Esnault avait sans doute proposé “évacué”; cf. EsnaultPoilu, 591 (1918) «citation à l’ordre de la Croix-Rouge f., Évacuation”».]

*Kamarad rādèm*, ce serait à voir; avez-vous un espérantiste sous la main? Pour arabe et langue nègre, j’engage des correspondances dont je vous donnerai le résultat.

*bécane* = mitrailleuse 90<sup>e</sup>. [Dep. 1914, EsnaultPoilu.]

*barbado*, toujours masc. je crois; mais j'ai surtout dans l'oreille *mon (ton) barbado*. [M.C. répond ici à une question de G.E., dans ses notes prises le 18 mai 1919, G. E. écrit: «*barbado* = A. coupe-choux (du fusil 74). B. fusil 74. C. revolver 74, 90<sup>e</sup> inf. [Dans la marge de droite, ajout au crayon: s.m. ? s. f. ?].]

*allumette*, chaude-pisse 90<sup>e</sup>. [«*allumettes chaudepisse* f. Sorte d'allumettes chimiques, dites aussi "américaines", à bâton cylindrique (et non prismatique), à tête ovoïde (et non ronde), noire avec l'extrême bout blanchâtre 90<sup>e</sup> inf. 16-17. Evidemment, ce doit être ça, sans être médecin» (EsnaultMétPoilu). — Non retrouvé dans les sources consultées, y compris FEW 24, 342b, \*ALLUMINARE.]

*gaz/mouche bouine*. Aisne, Été 1917. Donné par un linguiste arabisant, Colin, dont je n'ai pas l'adresse actuelle mais qui serait à atteindre avant de clore vos enquêtes; <informate> enquêteur excellent, travailleur remarquable.

*boîte de singe*, 135<sup>e</sup> sauf erreur, en tout cas, 9<sup>e</sup> corps. Gustave Cohen n'y est pour rien [Gustave Cohen (1879-1958), médiéviste, professeur à la Sorbonne. On ignore pourquoi il est ici évoqué.]

*argagnasses*, 90<sup>e</sup> sauf erreur. [Non retrouvé dans EsnaultPoilu, 1919. Mot de l'Ouest (RézeauOuest 1984), passé en argot; v. FEW 16, 164, \*HARIÛN (et 14, 114a, \*WADANA-; 21, 326b).]

*boyau-cavaleur*. 61<sup>e</sup> b[ataill]on chass[eurs], *pas* aux Balkans. (Probablement 1917, un commandant passé au 90<sup>e</sup>). [Dans ses notes prises le 18 mai 1919, G.E. écrit: «prendre le boyau cavaleur = 61<sup>e</sup> b<sup>on</sup> chasseurs» et dans EsnaultMétPoilu: «prendre le boyau cavaleur "s'en aller, se cavalier" usité au 61<sup>e</sup> chass. notamment par un commandant, en 1917». — Non retrouvé dans les sources consultées.]

[f. 4] *peaufiner* = *polire ad ungem* ≠ être coquet. Recueilli d'un c[ommand]ant de chasseurs (peut-être justement le 61<sup>e</sup>) en 1917. Réentendu de St. Cyriens / Ecole de guerre à l'AFO, je crois. Voir *Langage de Polytechnique: peaufin* (usuel aussi à St. Cyr, je crois) et *peaufineur*. [«*Peaufin*. [...] On désigne par ce mot le conscrit imberbe, de figure pouponne» (Albert-Lévy, G. Pinet, *L'Argot de l'X*, Paris, E. Testard, 1894); Cohen 1908 *peaufin*; EsnaultArg "parfaire" dep. 1883, Saint-Cyr.]

*se cabrer*. Jeune officier venu de la cavalerie au 90<sup>e</sup>, 1917. [Dep. 1903, EsnaultArg.]

*zanzin*? [dans ses notes du 18 mai 1919, G. E. écrit "grosse marmite".]

*cuisse de boche*? [Variante de *jambe de Boche*, synonyme de *viande protégée*, pour lequel voir ci-dessus; «Les soldats-bouchers, grâce à qui nous mangeons parfois autre chose que du "singe" et de la "cuisse de boche"» A. Salmon, «Le Chass'bi» [1915], in *Journal des mutilés, réformés et blessés de guerre*, 8 juin 1918, 2.]

*giberner*. Tous officiers de carrière. [DauzatArgGuerre; EsnaultMétPoilu «blaguer "giberner", sac (déployer son)»; EsnaultArg *giberner* "causer".]

*couper se faire la dja*. Le passé sert à désigner le verbe en arabe, comme chez nous l'infinitif. venir/marcher/aller; passage facile pour l'étranger qui n'est pas fixé sur la langue. D'où aller/partir/s'enfuir. Je m'aperçois que vous avez p. 36, *se faire l'abja*; *bjā* pourrait être un chevauchement de *dja* et de *mša* il est allé, il est parti. [Voir EsnaultArg et TLF s.v. *adja*.]

<sup>346</sup> *marouille* = *mitrailleuse* serait étonnant. [EsnaultPoilu le donne d'après DautArgGuerre.]

<sup>307</sup> L'exemplaire que vous m'avez donné a bien *av<sup>on</sup>* / *kibbour*.

<sup>50</sup> *bout de brancard*. Est-ce que dans l'occasion, et en dépit de la topographie, ce n'est pas le cheval ?

<sup>140</sup> *gourbi*. Je vous demande pardon, je vous attribuais une autre faute que la vôtre, c'est *arbi* qui est pris tel que à l'arabe ; générateur, au moins adjuvant, du suffixe *-bi*, il ne le possède pas lui-même. En arabe '*arab*, pluriel '*ar(a)bi*.

*pégu'no*, *paqu'çon* : l'u est-il bien utile ? [EsnaultArg écrira *péguenot* et *paqson*.]

[f. 5] <sup>398</sup> *pépère* continue à me gêner. Dans votre B il me semble qu'il faudrait interchanger a et b, ou mieux, à la réflexion, supprimer a, *être pépère pour l'arrivée* ne veut pas dire calme, mais coquet, par conséquent à son aise ou à l'aise du spectateur.

*poilu pépère* = confortable (surtout pour les autres), si ça veut dire quelque chose (style officier dans un bureau ?).

un *combat pépère* c'est comme un *obus pépère* ; ça rentre dans A, de même la *mar-raine pépère*, qui rejoindrait la *rombière pépère*. D'ailleurs aussi texte littéraire. Vous voyez que je piétine Zénon et Épicure. J'aurais un seul paragraphe : à l'aise (pour soi et pour les autres). Et pensez à *qui se pose là* (qui serait favorable aussi à *maous* = mahou = lourd).

*piéd. engueuler*, je crois, c'est "envoyer un coup de gueule sur", comme *compisser* est "expulser le pissat sur". À propos de *engueuler comme un piéd voir tremper la soupe* d'où *trempe comme une soupe* ; est-ce la soupe qui est trempée ou le pain ? *il a chié dans mes bottes*. D'accord avec vous sur le parfait.

*rondibé* n'est-il pas parfois *rondidi* ? [Voir ci-dessus <sup>449</sup>]. Vous avez aussi le comput enfantin : *ams*, *tram*, *dram/gram*, *bourré*, *bourré*, *ratatam*, *mis*, *tram*, *gram*.

*rouffion* existe puisque je l'ai noté, mais je l'ai noté parce qu'il m'étonnait, mais *rouffionner* ne m'est en effet pas connu. [Voir ci-dessus <sup>472</sup>.]

<sup>536</sup> *vaseux* A à Polytechnique et ailleurs "qui a les idées pas nettes, la flemme (?), mal aux cheveux (?)" chanson en vogue : « Je ne sais pas ce que j'ai, mais je suis vaseux ». B. trouble, pas clair. Un (énoncé de problème) *vaseux*. Votre rapport est *vaseux*. c.à.d. où il y a de la vase. Je n'aime ni difficile ni irrésolu (dans les deux cas). [Cohen 1908 ; L. Granger, « La chanson au service militaire », *L'Impartial* (de La Chaux-de-Fonds, 4 septembre 1917) donne le refrain évoqué par Cohen : « Ah ! j'sais pas c'que j'ai, mais j'suis vaseux ; / J'ai la gueule en palissandre ; / La boisson n'veut plus descendre. / Ah ! je suis bien malheureux. »]

[f. 6] *moco*. D'accord sur les deux degrés possibles de précision locale. Ces jours-ci, un soldat breton après avoir parlé breton devant moi avec un tiers, s'est excusé poliment en me disant « [pour vous] c'est du bougnat ? » Si je me trompe c'est quelqu'un du Midi, p.ê. de Marseille, qui m'a défini *moco* par *Toulonnais*. Vous pourriez le savoir par quelque officier de marine ? J'avais compris, de ma propre initiative : tout Toulon et sa région, par opposition à Aix-Marseille.

Suffixe *-bin* [Ce paragraphe et les deux suivants reviennent sur les points soulevés dans *Suppléments (4)*.] J'aurais dû trouver des exemples moi-même. N'acceptez-vous pas *larbin* = herbin = chien ? *lesbin*. Attention à confusion avec *lesbien(ne)* ? *-bin* serait radical dans *débiner* et *rebiner*, que ça n'empêcherait pas qu'il soit suffixe ailleurs ? ou bien le seul *b* serait radical ? et alors *bier* de vos *Lois de l'argot* pourrait peut-être servir ? [Cf. *Revue de philologie française* 28 (1914), 217-219.]

*bouic* = bouis (que je n'ai jamais entendu). Oui.

*s* sonore. Je ne retrouve plus dans le Poilu les passages où ça m'avait gêné ; vous pourrez m'y aider, je ne vous ai pas donné de référence ? En tout cas, dans *Lois de l'argot*, [*ibid.*, p. 213], *esgar* est remarquable, non parce qu'il a *s* sonore, mais parce qu'il a *s* prononcé.

Si vous tardez trop à passer par Paris quand j'y serai moi-même rentré, je vous enverrai diverses « sottises » et « inscriptions ». Si vous venez, je vous les montrerai avec d'autres fiches, ce qui sera mieux.

Me souvenirs les plus cordiaux.

Marcel Cohen

Ma femme se rappelle également à votre souvenir.

[feuille volante] Outre les références indiquées dans le cours de ces notes, avez-vous utilisé l'*Odysée d'un transport torpillé* ?<sup>86</sup> Dauzat, *Mercure de France*, 16.3.19 (je ne l'ai pas vu)<sup>87</sup>.

Si vous voulez corser le sottisier et la littérature pariétaire, soit pour le langage de la guerre, soit en dehors, je pourrai vous communiquer quelques fiches.

### Lettre n° 7

[f. 1r°]

3.8.[19]19

Cher Monsieur,

Je vous communique la lettre ci-jointe de mon collègue « pour le nègre »<sup>88</sup>.

*Bamakoute* est une erreur de ma part pour le *Babakoute* de Déchelette<sup>89</sup>, mais l'étymologie peut être bonne.

<sup>86</sup> Roman de Maurice Larrouy, qui obtint le prix Femina 1917.

<sup>87</sup> Article d'A. Dauzat, « L'argot de nos prisonniers en Allemagne », *Mercure de France* 16 mars 1919, 248-258.

<sup>88</sup> Dans sa lettre précédente, p. 3, M.C. indiquait « Pour arabe et langue nègre, j'engage des correspondances dont je vous donnerai le résultat » ; la réponse mentionnée ici ne figure pas au dossier.

<sup>89</sup> Déchelette : « *Babakoute*, m. Nom donné aux tirailleurs noirs ou jaunes ».

Pour *gobi*, le problème reste. Malgré l'ironie possible, le sens me gêne surtout. Pour la phonétique on peut s'en tirer, quoique *g* soit rare dans ce mot arabe.

[f. 1v°]

Le collègue arabisant interrogé entre autres choses sur les idées de M. Butavant ne me répond pas à ce sujet. Je n'en infère aucune approbation. Je vous réitère donc sur *maouedj*: s'il a ce sens érectif, ce ne peut être que sporadiquement et il serait bien étonnant que les soldats l'eussent recueilli. D'autre part [f. 1v°] la transformation de *j/dj* en *d* me gêne trop pour que je l'admette sans justification.

Si tant est que la guerre va jusqu'aux fêtes de la Victoire, je vous signale que d'après un *Excelsior* de la fin de Juillet, une dame spectatrice revenant de la veillée mortuaire a déclaré: «J'ai vu le sémaphore»<sup>90</sup>.

Bien cordialement à vous.

Marcel Cohen

### Lettre n° 8

[f. 1r°]

8 août [19]19

Nouveau complément, cher Monsieur. Pour nous je pense qu'un passage de *m* à *b* ne nous effraie pas.

Je ne me rappelle pas si je vous ai dit qu'au 90<sup>e</sup> l'expression *vous me la copierez* se complétait souvent: *sur une feuille de papier à cigarette*<sup>91</sup>.

*A laisser tomber comme une vieille chaussette* (90<sup>e</sup>, etc.), il faudrait ajouter: *l... t... avec un bruit mat*, usuel; il me semble que je l'ai entendu souvent à Florina<sup>92</sup>. Ces jours-ci, entendu au contraire, d'une jeune fille "moderne": je l'ai laissé tomber *avec un bruit métallique*<sup>93</sup>.

<sup>90</sup> Méprise pour *cénotaphe*; on n'a pu retrouver la référence exacte du périodique cité par M.C.

<sup>91</sup> Non retrouvé à date antérieure dans les sources consultées; Esnault avait noté une variante, lors de sa visite à Cohen: «elle est bien bonne, tu me la copieras sur une feuille de persil», 90<sup>e</sup> inf., 20<sup>e</sup> artill.»; cf. FRANTEXT (*sur une feuille de salade* 1950 [1921], Genevoix, *Ceux de 14*).

<sup>92</sup> Florina, en Macédoine, où séjourna M.C., était l'une des bases de l'Armée d'Orient.

<sup>93</sup> EsnaultMétPoilu: «*laisser tomber avec un bruit sourd, avec un bruit sec et métallique, avec un bruit mat*, usuels au 109<sup>e</sup> inf. 16-17, le dernier à l'armée d'Orient 17-18; «je l'ai laissé tomber avec un bruit métallique, dit une jeune fille "moderne", -19; *laisser tomber qqn comme une vieille chaussette*, usuel au 90<sup>e</sup> inf. à des Parisiens du 149<sup>e</sup> inf., 18, est évidemment moins métallurgique, moins up-to-date.»; cf. en 1907 «Hé! défunt ton cochon de père était un bel homme aussi!... Ça ne l'a pas empêché de me plaquer comme une vieille chaussette» (Ed. Char, *La Mascotte de son Excellence*, dans *Jean-qui-rit*, 7 avril, 11) et déjà en 1896 «oublié comme une vieille chaussette» (BernetRézeau 2010, 405).



[f. 1v°] A propos d'*affuter le dahu*, d'où est donc le 95<sup>e</sup> R.I.<sup>94</sup>? En Poitou on [f. 1v°] dit *rabattre le bittard*<sup>95</sup>; les farceurs sont censés s'éloigner pour rabattre cet animal dont on ne sait s'il est de poil ou de plume.

Une fiche sur le français d'ici: Je vais vous *envoyer* votre café = apporter, servir<sup>96</sup>.

Bien cordialement à vous.

M. Cohen

### Lettre n° 9

[f. 1r°]

12 septembre [19]19

31 Faubourg St-Cyprien – Poitiers (Vienne)

Cher Monsieur, Il est trop naturel que vous preniez vos vacances aussi et ne répondiez pas sans délai à des catalogues de fiches.

Nous avons quitté la Bretagne, très contents du séjour que nous y avons fait, surtout à Tonquédec (entre Lannion et Plouaret). Nous sommes maintenant pour un temps indéterminé à Poitiers, en attendant que soit vidée d'autres occupants la maison que nous habiterons à Viroflay. Quant à notre appartement de Paris, soigneusement guetté à l'avance, il a été loué je crois bien une heure <à peu près> environ après que nous avons eu donné congé fin Juin. Je le regrette bien pour vous. Et avec tout ça je finis par où je devais commencer en vous félicitant de votre nomination à Paris, quel que soit l'établissement. Je suis content pour vous de la <nomi> promotion et pour moi du rapprochement. On vous verra donc aux séances de la société de

[f. 1v°] linguistique, et autrement.

Je continue le dialogue.

Sur *gobi* il est donc probable qu'il n'y a pas à chercher plus loin. Mais ce qu'il faudrait déterminer, c'est si les Sénégalais sont si contents qu'on les appelle comme ça. Il faudrait là-dessus une information solide et, autant que possible, d'un noir. Car l'unanimité blanche serait encore peu probante: on essaie bien de nous persuader que les nègres aiment les coups de bâton, ce qui n'est pas. Je ne connais pas en effet d'antiphrase en arabe analogue à celle qui serait en question<sup>97</sup>.

Mr Yves Fortun, de Tonquédec, a fait son service militaire en 1889 et suiv. au 2<sup>e</sup> col<sup>al</sup>, Brest. Les engagés (nombreux parisiens) appelaient les recrutés bretons des *pēm* (en rapport avec *pays*, se demande M. Fortun?)<sup>98</sup>. C'est seulement à ses périodes de réserve (mettons vers 1893) que le même F. a trouvé que *pēm* était remplacé par

<sup>94</sup> Le 95<sup>e</sup> R.I. était de Bourges.

<sup>95</sup> Voir RézeauOuest 1974 et RézeauVendée 2012, 103.

<sup>96</sup> Voir DRF s.v.

<sup>97</sup> Voir EsnaultArg.

<sup>98</sup> Voir EsnaultArg, qui donne aussi «sans apoc., *pémor*» et propose l'étymologie «bret. *pémoc'h* (porc), rustaud».

[f. 2r°] *mahaud*<sup>99</sup>. Il ignore *maous*. [f. 2r°] Le même informateur ne connaît pas d'animal mythique. La plaisanterie (maintenant abandonnée) se faisait chez lui sous couleur de *chasse au blaireau*: la victime devait pour l'attirer (ici c'était le sel) entretenir un grand feu et chanter. Les farceurs s'esquivaient sous prétexte d'assurer le ravitaillement en bois.

Encore de domaine breton: Claude Farrère dans qqes pages intitulées *Les Demoiselles à pompon rouge* explique Jean le Gouin par le breton *gwîn* "vin"<sup>100</sup>. A Tonquédec et Bégard, outre l'emploi de *envoyer* = apporter, emporter, j'ai remarqué la grande extension d'emploi de *avec*. Par ex. j'ai reçu une lettre *avec* mon père = de mon père<sup>101</sup>.

Nous avons parlé je crois un jour de *dache*? Nyrop, *Sémantique*<sup>102</sup> p. 273 le donne dans les déformations voulues de *diable*<sup>103</sup>.

[f. 2v°] Est-ce que l'étymologie de *pagaille* vous [f. 2v°] est claire<sup>104</sup>?

Je vous souhaite une bonne fin de vacances, et un appartement quand vous serez à Paris, ou une petite maison auprès, ce qui est mieux. Mais on entend encore parler de gens qui sursoient à leur mariage en attendant de trouver logement.

Bien cordialement vôtre,  
Marcel Cohen

#### Lettre n° 10

G. Esnault a annoncé à son correspondant sa nomination au lycée Hoche de Versailles.

[f. 1r°]

19 septembre [19]19

Cher Monsieur,

J'ai en mains vos deux lettres, du 12 et du 16. Nous serons donc très voisins. Vous allez être bientôt en recherche de logement: savez-vous que la principale agence de

<sup>99</sup> Cette information est passée dans EsnaultArg s.v. *maho* (cf. EsnaultPoilu, *mahaud*, 332).

<sup>100</sup> « – Un Jean-Gouin, vous dites? / – Un matelot. C'est comme ça que nous les appelons dans la flotte. Gouin signifie vin en breton; et Jean Gouin, c'est Jean-qui-aime-à-boire. Ils aiment » (Cl. Farrère, « Les demoiselles à pompon rouge », dans *Quatorze histoires de soldats*, Paris, E. Flammarion, 1916, 128). Sur ce mot, voir DauzatArg-Guerre, 198.

<sup>101</sup> DRF s.v.

<sup>102</sup> *Grammaire historique de la langue française*, t. 4, Copenhague/Paris, Gyldendalske Boghandel, A. Picard et fils, 1913.

<sup>103</sup> Cette hypothèse est retenue par le TLFSuppl comme « la plus vraisemblable ».

<sup>104</sup> Voir TLF.

Versailles s'appelle Lefèvre, près de la gare, Rive droite, mais il y en a bien d'autres. Pour nous[,] nous allons entrer dans la période de déménagements: à partir du 1<sup>er</sup> Oct. 25 Rue St-Hippolyte Paris, 13<sup>e</sup>; à Viroflay 17 Rue des marais, au plus tard le 15 Oct.

Je me doutais bien que "avec" et "envoyer" tenaient à des faits bretons. Avez-vous délimité l'aire où les bretons possèdent une confusion sourdes-sonores; il n'en est pas question dans l'arrondissement de Lannion pour autant que je le connais. Savez-vous que certains tourangeaux ont la même particularité? Pour le rythme de la phrase je note en gros: bisyllabes accentués sur la 1<sup>ère</sup>: *pôrter*; trisyllabes accentués sur la 2<sup>e</sup> mais avec un accent initial en plus. Tõnquédéc. Au reste je

[f. 1v<sup>o</sup>][f. 1v<sup>o</sup>] n'ai entrepris aucune information.

Farrère écrit *gouin* = vin. Aucune graphie galloise.

Je vois que le *bittard* n'est pas seul en Poitou; une bannière comique pour société de pêcheurs porte l'inscription: le *daru poitevin* avec un animal: lapin-poisson.

Je ne connais pas *porte-parapluie* dont vous me parlez<sup>105</sup>.

*faire un tour d'horizon*, je crois me rappeler ça pour inspecter le terrain. Je ne saurais préciser<sup>106</sup>.

*amocher*. Je tiens pour *moche*, par sentiment. C'est que pour moi *moche* n'a jamais été "laid" mais quelque chose comme "misérable, chétif, pouilleux, etc.", au total idée de diminution. L'étymologie ou le raccrochage [f. 2r<sup>o</sup>] "mauvais" n'y contredirait pas<sup>107</sup>.

[f. 2r<sup>o</sup>]

Comput: oui, on disait aussi à Paris *pique pique cornégram*<sup>108</sup>. Pour l'accentuation, je pense qu'il y a insistance sur *bourr-* et *piqu-*; enfant je crois que j'orthographiais dans ma tête: *bourre et bourre et...*

*cra* arabe *qar'a* "courge, d'où bouteille", si je ne me trompe (nous en reparlerons en face d'un dictionnaire). Donc vous êtes dans le vrai<sup>109</sup>.

*développer*: il s'agit d'une petite tache de tatouage bleu «qui devient à toi Marie quand je développe», histoire de médecine et de visite<sup>110</sup>.

<sup>105</sup> On ne voit pas de quel sens il peut s'agir.

<sup>106</sup> Attesté en 1847 (« Arrivé sur le plateau [...] je m'arrêtai pour admirer le panorama magnifique [...]. Dans ce tour d'horizon que firent mes yeux charmés [...] » A. de Gondrecourt, « Courrier d'Afrique », *Musée des familles. Lectures du soir*, 2<sup>e</sup> s., t. 4, 262); FRANTEXT (1916, H. Bordeaux); seulement au sens fig., dans TLF, avec ex. de 1936 à 1967.

<sup>107</sup> M.C. revient pour la troisième fois sur cette étymologie qui lui tient à cœur; v. TLF.

<sup>108</sup> Dans *Comptines de langue française*, recueillies par Jean Baucomont *et al.*, Paris, Seghers, éd. 1970, 111 *sqq.*, les diverses variantes portent *colégram*, au lieu du *cornégram* de M.C.

<sup>109</sup> Peut-être pour expliquer *cra*, sans étymologie dans Esnault-Poilu, 180, qui donne le sens "explosif fusant ou instantané" (d'après Dauzat) et "eau-de-vie" (d'après un informateur).

<sup>110</sup> Voir ci-dessus <sup>208</sup>.

*lobé*, j'ignorais<sup>111</sup>.

*calabousse* = aucun renseignement ; je n'ai pas le dictionnaire espagnol sous la main.  
*soupe*. J'y ai pensé depuis ; ce n'est pas le même cas que *pied*<sup>112</sup>.

[f. 3r°] *les petits chiens* : aucun aller et retour. Il ne s'agit jamais que de *vomissements*<sup>113</sup>.

*schlass*. Je suis de votre avis. La substitution graphique est très peu probable. L'origine allemande est pourtant la plus vraisemblable<sup>114</sup>.

*frichti*. J'ai dit ça sans regarder<sup>115</sup>. Il se pourrait que le mot allemand ait été propagé et accommodé par les troupes d'Afrique ? J'ignore l'histoire du mot.

Croyez-moi bien cordialement à vous,  
Marcel Cohen

Je vais enquêter à nouveau sur *silurato*<sup>116</sup>.

#### Lettre n° 11

Réponse à un courrier de G.E. demandant des précisions sur divers mots, notamment à la suite de la lecture par ce dernier de l'ouvrage d'Henri Bauche, *Le Langage populaire*, qui vient de paraître, et dont G.E. fera dans le *Mercur de France* du 1<sup>er</sup> décembre suivant une critique desservie par un ton inutilement polémique (qui lui attirera une réplique de Bauche, dans le même journal, le 15 janvier 1921, 500-505).

[f. 1r°]

5.10.[19]20

Cher Monsieur,

Je vous avais dit que je serais peut-être absent en Octobre : il n'en est rien. Je vous suis donc d'autant plus reconnaissant d'avoir bien voulu faire pour nous cette communication au secrétaire d'Académie. J'espère qu'elle nous procurera l'aide que nous souhaitons<sup>117</sup>.

Et maintenant retournons au chantier.

<sup>111</sup> Sur *lobé* "beau", v. EsnaultArg.

<sup>112</sup> Voir ci-dessus, lettre n°6.

<sup>113</sup> Voir Rézeau, à paraître.

<sup>114</sup> M.C. retire la proposition qu'il avait faite dans la lettre n° 6.

<sup>115</sup> Voir lettre n° 6, p. 1.

<sup>116</sup> Voir ci-dessus <sup>519</sup>.

<sup>117</sup> On n'a pu retrouver l'objet de cette démarche.

1. *ñakwe*. Non je ne connaissais pas le sens de “maison”; il me paraît bizarre puisque maison est *ka-ña*. Jules Bloch, qui a vécu en Indo-Chine, me confirme *ña-kwe* “paysan” opposé à “citadin” (dans le roman *Thi-Ba*, dans le *Mercure* de cet été, opposé aussi à “montagnard”). Vous verrez, aux séances de la Société notre annamitisant, Przyluski<sup>118</sup>.
- [f. 1v<sup>o</sup>] 2. *falot*. Je verrai une fois j’espère un hispanisant. Mais ne trouverez-vous pas un dictionnaire espagnol avec étymologies? Un dictionnaire Martinez-Hopez 1855 dit *Fallo* subst. “sentence, arrêt – renonce à une couleur au jeu” id *adjectif* qui manque d’une couleur (au jeu) – vide”. Pourquoi ne pas supposer que *fallo* “sentence” était acclimaté en France au 18<sup>e</sup> siècle, et qu’il y avait paru au 17<sup>e</sup> siècle, temps des guerres d’Espagne<sup>119</sup>?
3. *mar*. Je ne me rappelle pas si j’ai émis l’opinion (c’est celle de MM Wolkowitsch et Pierre Bloch et j’acquiesce) que *se marer* = s’ennuyer est l’équivalent de *les avoir mar* (à l’état continu).  
Je trouve dans Foulet *Petite syntaxe de l’ancien français*, p. 171 :
- [f. 2r<sup>o</sup>] Tasiés, ja *mar* en arés doute  
Que je joue se revenrés  
*Courtois d’Arras* 316-8. Avec la traduction: «Vous avez *tort* de craindre que je joue, ou alors c’est que vous reviendrez (je ne jouerai pas avant votre retour)». Que dit Godefroy de ce mot<sup>120</sup>?
4. *tous viendra*<sup>121</sup> / *c’est eux [l] qui c’est qu’il*<sup>122</sup>. Je n’ai pas de document.
5. *les vieilles femmes, il...*<sup>123</sup> disparition du féminin des verbes, très répandue en France – et par conséquent à Paris. Spécialement nette *chez des méridionaux*.
6. *tu se feras bousiller*, etc. Je n’ai pas de fiche. “Nous s’arrêtons” me sonne assez familier<sup>124</sup>. Je l’expliquerais volontiers par l’incorporation de *s’* au radical. Je commence à croire que le français populaire répugne aux initiales vocaliques. D’où les termes pour enfants (souvent employés par grandes personnes) *(n)ange*, *(n)âne*, etc.<sup>125</sup>.
- [f. 2v<sup>o</sup>] 7. Je ne connais pas *soursoubrer*, *s’ivremorer*, *s’amochir*<sup>126</sup>.

<sup>118</sup> EsnaultArg s.v. *niacoué* ne donne que le sens “homme de rien”. *Thi-Ba, fille d’Annam*, roman de Jean d’Esme (pseudonyme de Jean-Marie Edmond d’Esmenard), parut en librairie la même année. Jean Przyluski (Le Mans 1885-1944) était professeur d’histoire et de philologie indochinoises au Collège de France.

<sup>119</sup> Voir TLF.

<sup>120</sup> Gdf V, 159b s.v. *mar* indique: “*Mar*, suivi d’un futur, répond généralement à l’impératif négatif”.

<sup>121</sup> Voir Bauche 1920, 108.

<sup>122</sup> Voir Bauche 1920, 105.

<sup>123</sup> Voir Bauche 1920, 111, n. 1.

<sup>124</sup> Voir Bauche 1920, 114.

<sup>125</sup> Voir Bauche 1920, 72-73.

<sup>126</sup> Dans sa critique du *Langage populaire* de H. Bauche (parue dans le *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> décembre 1920, 526-532), G.E. donnera les deux premiers de ces verbes

8. *Figouss*; je le retrouve à votre supplément p. 587. Je demanderai décidément (peut-être en votre présence) à Marçais<sup>127</sup>.
9. *Etre dans les pommes*. D. Wolkowitsch dit l'avoir connu (et pas dans les hôpitaux) avant 1914<sup>128</sup>.
10. On dit usuellement dans l'Est: un *bawé* = un paysan, *petzouille* = all. *Bauer* (pron. *baœr*). [Dans la marge de droite, cet ajout de M.C.: du nouveau! au moins pour moi.] Ceci civil et avant la guerre. Or Pierre Bloch connaît ce mot comme mot d'aviation généralisé même chez des gens pas de l'Est<sup>129</sup>.
11. Le même Pierre Bloch me donne comme général chez les aviateurs *tablette de chocolat* (entendez une demi-livre divisée en tablettes) = champ labouré, où l'on ne peut pas atterrir. L'image est jolie<sup>130</sup>.

Bien cordialement

M. Cohen

\* \* \*

---

comme exemples de mots qui n'y sont pas à leur place; *s'amochir* se lit aussi dans Bauche 1920, 185.

<sup>127</sup> Voir EsnaultArg.; William Marçais (Rennes 1872 – Paris 1956) enseignait alors l'arabe maghrébin de l'École des langues orientales.

<sup>128</sup> EsnaultPoilu, 434 (1916); TLF (non daté; cite Camus, 1956); DoillonArgot (1889, Chautard).

<sup>129</sup> Repris dans EsnaultMétPoilu: «*baoué* m. Gros paysan, *petzouille*, est usuel aux populations de l'Est. Cependant il n'a eu de succès, semble-t-il, que chez les officiers de cavalerie. A Reims, pour désigner le paysan chez qui on cantonne (synon. préféré *un chnoque*). Rien ne semble s'opposer à une grande propagation de ce mot, il est usuel aux officiers du 16<sup>e</sup> dragons et ceux du 3<sup>e</sup> chass. à cheval, quittant Sampigny [Meuse] en 1912 manifestent leur joie par une chanson dont le refrain est: "Et nous laisserons les Baoués le nez dans leur fumier". C'est aussi un lieut. du 12<sup>e</sup> cuir. qui l'a signalé à M. Dauzat "*baoué*, civil (fém. *baoué* et *baouette*)" [DauzatArgGuerre]. Toutefois M. Pierre Bloch l'a recueilli en 1919 chez des aviateurs et des gens non de l'Est. L'étymologie qu'adoptent en 1910-1920 ceux qui me signalent le mot est allemand *bauer* [...]; cependant le lorrain a *baoué* têtard de grenouille, Hérault, à contrôler.» Voir FEW 15/, 82b, BAUER; le mot est sans rapport étymologique avec le lorrain *baoué* "têtard"; il est toujours de quelque usage en Lorraine (RoquesNancy 1979; LahnerLitLorr 1990; BenoitMichelMetz 2001).

<sup>130</sup> Repris dans EsnaultMétPoilu: «C'est un aspect visuel encore que les aviateurs ont dans l'œil quand ils nomment, c'est usuel, *tablette de chocolat*, entendez la demi-livre divisée en bâtons rectangulaires, un "champ labouré où on ne peut atterrir", Pierre Bloch, 1920».

Le fonds Esnault conserve encore un certain nombre de correspondances, adressées à G. Esnault par M. Cohen, jusqu'en 1925 : ce sont des cartes postales envoyées des lieux de villégiature de ce dernier qui, même en vacances, «linguistise», comme il dit. Les échanges entre les deux linguistes poilus auront été fructueux et il était juste de faire ressortir la part importante prise par M. Cohen aux recherches sur la langue des poilus. Elle n'est pas sans rappeler, même s'il est moindre, l'apport d'Antonin Duraffour dont les envois, assortis de commentaires, sont parmi les plus riches qu'aient suscités l'enquête d'Albert Dauzat<sup>131</sup>.

Cent ans après, ces relevés, faits dans des conditions souvent précaires mais par des observateurs de qualité, nous permettent de mieux approcher la langue de cette époque, à la fois si lointaine et si proche, et le poids d'humanité dont elle est chargée.

Strasbourg

Pierre RÉZEAU

---

<sup>131</sup> La majeure partie des réponses à l'enquête de Dauzat est conservée à Nanterre, BDIC (Bibliothèque de documentation internationale contemporaine), F delta 1854/27 ; aujourd'hui numérisée, elle est consultable sur le site <<http://argonnaute.u-paris10.fr/ark:/14707/a011403267951BfxCly>>.